

CAHIERS 97  
METANOIA

# 97

revue  
trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction  
Administration  
26740 Marsanne  
CCP Ass. Métanoïa  
LYON 6564-15 T

Ass. Métanoïa  
Loi de 1901  
Tirage : 03.99  
Impr. du Crestois  
26400 Crest

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*SOYEZ PASSANTS* 3

### COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 110* 6

**MIETTES DE GNOSE** 11

### RECHERCHES

*H.W.L. POONJA* 13

*L'ANGE ET SON POÈTE IXème Elégie de Duino* 18

*AU PAYS DES SOURIRES (suite)* 25

*LE DHAMMAPADA (suite)* 33

**LA GNOSE AU QUOTIDIEN** 39

**BIBLIOGRAPHIE** 43

**POESIES** 45

### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1998 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# EDITORIAL

## SOYEZ PASSANTS

Le monde dont parle Jésus est le lieu des fausses identifications. Je ne connais le monde que si je réalise qui je suis. C'est donc la connaissance - la reconnaissance - de ce que je suis qui me permet de connaître le monde, non l'inverse, et d'éviter ainsi les identifications erronées. Autrement dit, c'est en prenant conscience de ma véritable identité que je suis à même de rendre à César ce qui est à César... : *Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui* (log.111). Jésus assimile le monde à un cadavre : *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui* (log. 56).

Tout attachement dans l'ordre de l'avoir, du savoir, du pouvoir et du vouloir, tout conditionnement, qu'il soit racial, religieux ou culturel, sont autant d'empêchements à une véritable connaissance de Soi. On comprend dès lors le caractère démystificateur des propos de Jésus, qu'il s'agisse de la prière, du jeûne, de l'aumône, du blasphème, du salut dans le devenir (imagination) du culte du passé (mémoire).

Mais que reste-t-il au terme de cette destruction généralisée ? La faiblesse du tout petit, le désert du disciple, le vide de ma naissance. En d'autres termes, je découvre ce que je suis réellement quand toutes les constructions de l'ego, édifiées grâce à la mémoire et à l'imagination, se sont effondrées comme un château de cartes.

D'aucuns pourraient estimer que le fait de mettre ainsi l'accent sur ce dont il nous faut nous débarrasser c'est ne montrer qu'un aspect de l'enseignement de Jésus, et, qui plus est, l'aspect négatif. Y a-t-il autre chose à faire que de se dépouiller de ses vêtements comme les petits enfants ? (log. 37) Et ce dépouillement, cet abandon, ne correspond-il pas au « lâcher-prise » préconisé par les grands maîtres de l'Orient ? Nisargadatta, nous dit : *Contentez-vous de laisser couler la vie et consacrez-vous entièrement à la tâche du moment présent qui est le maintenant qui meurt au maintenant... Attachez-vous à cette chose essentielle : le monde et le Soi sont un et parfait*. Oui, l'harmonie cosmique, émanation de l'Absolu, est le témoignage d'une Perfection que le mental ne peut percevoir. Jésus nous le dit en clair : *Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas* (log.51), ou encore : *Le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log.113 ).

Comment se fait-il que cette connaissance ou cette vision fasse défaut aux hommes ? Comment expliquer cet aveuglement qui les empêche de se rendre compte *qu'ils sont venus au monde vide* ? (log. 28). Des êtres rarissimes comme Jésus nous aident à dissiper cette énorme méprise à la condition toutefois que nous en ayons une

conscience telle que la méprise nous devienne intolérable. Et ceux qui trouvent que le monde est un cadavre sont de ceux-là.

Or, si nous voulons bien être logiques - et la métaphysique n'est pas contre la logique -, nous sommes amenés à la déduction suivante : Puisque le monde est un cadavre, autrement dit, puisqu'il est mort, il ne peut être sauvé. Et qu'en est-il des hommes ? Ici encore, Jésus répond : *Ceux qui sont morts ne vivent pas, et les vivants ne mourront pas* (log. 11). Ceux qui sont morts, c'est-à-dire ceux qui s'identifient totalement à leur entité psycho-somatique, autrement dit encore, à leur personne.

Ainsi tout s'éclaire ; la gnose nous a appris que le corps et la psyché ou âme, étaient mortels. Il s'en suit donc que si je m'auto-identifie à cette construction mentale qu'est la personne, je suis mort, ou, ce qui revient au même, je suis un mort vivant ou un vivant déjà mort. Et si j'avais des objections à formuler contre des constatations aussi abruptes, un Maître Eckhart, ou un Nisargadatta se chargeraient de liquider mes dernières illusions. Le premier nous dit : *Les créatures sont un pur néant. Je ne dis pas qu'elles sont petites ou n'importe quoi : elles sont un pur néant.* (Sermon Omne datum optimum). Le maharaj précise : *Ce n'est jamais la personne qui est libérée, on est libéré de la personne.* Et il prend soin de dire que la *personne* est le résultat d'un malentendu. J'ai à prendre conscience de ce malentendu pour que cesse l'emprise de la personne, car c'est elle et elle seule qui m'empêche d'être passant. Cependant, lorsque j'écris : *J'ai à prendre conscience, quelle est l'identité de ce je qui se désolidarise de la personne ?* Ici, à nouveau, les explications de Nisargadatta nous sont précieuses : *Dans la personne, l'Absolu se reflète comme conscience.* Et cette conscience qui reflète l'Absolu, il l'appelle *témoin*. Le témoin est donc à la fois le garant de la Réalité et l'observateur du rêve de la personne. La personne dit : je suis une telle ; c'est un rêve. En revanche, dire uniquement : **Je suis**, nous situe d'emblée dans l'immuable. Ainsi, le témoin, reflet de la Lumière, permet de passer de l'obscurité à la Lumière, du Rêve à la Réalité exprimée par le *Je suis*. Le témoin empêche de s'arrêter aux fausses identifications ; il est le pont entre les deux rives, le pont sous lequel coule le fleuve de l'existence humaine de la naissance à la mort ; il me restitue à mon instance originelle en me guérissant du malheur de me croire séparé. Seule l'extrême pauvreté est compatible avec ma nature propre, car, dans cet état, rien ne me distrait de ma Réalité. Alors, nous dit Maître Eckhart, *Je Suis ce que j'étais et là je ne grandis ni ne diminue, car je suis là le moteur immobile qui meut toutes choses* (Sermon Beati pauperes Spiritu).

Emile GILLABERT



Mangouste gardienne des bijoux. Pincée par le Dieu de la Richesse, elle recrache lesdits bijoux.

# **COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS**

**110**

**Jésus a dit :  
Celui qui a trouvé le monde  
et s'est fait riche,  
qu'il renonce au monde !**

## Logion 110

Les juifs attendaient un Messie, un prophète, un roi-sauveur qui viendrait les délivrer du joug des romains et restaurer le royaume d'Israël dans toute sa splendeur. Les disciples eux-mêmes, conditionnés par plusieurs siècles d'histoire biblique, n'ont jamais pu se défaire de ce schéma réducteur. *Mon royaume n'est pas de ce monde*, ne cesse de répéter Jésus. Le mythe sera pourtant plus fort que la réalité. Jésus sera condamné en tant que « roi des Juifs ». Le génie de Paul sera de faire de lui le Christ, le Messie universel venu pour le salut de toute l'humanité et non celui du seul peuple élu. Et depuis ce temps là, les hommes attendent le retour du Christ et l'instauration de son règne sur terre. Le délire n'a fait que se perpétuer dans le temps. L'apocalypse est toujours pour demain : *Les juifs, cette poignée de déracinés, a causé le déracinement de tout le globe terrestre... Le capitalisme, le totalitarisme font partie de cette progression dans le déracinement* (Simone Weil, Cahiers III).

Jésus a tout connu puisqu'il connaît le Tout. Et c'est cela sa véritable richesse. Qu'a-t-il besoin des royaumes de ce monde ? Sans doute, s'il l'avait voulu, il aurait pu profiter de la folie collective de ses concitoyens et se faire proclamer roi d'Israël ou chef de quelque mouvement insurrectionnel. Il se serait inscrit dans le mythe. Mais qu'importe le mythe à celui qui sait qu'il est avant l'invention du mythe, avant même la Création du monde : *Avant qu'Abraham fût, Je suis* (Jn 8, 58). La gloire de ce monde n'a pour lui aucun intérêt. Il a renoncé à tout ce qui fait la vanité du commun des mortels. Et c'est parce qu'il a renoncé à tout qu'il règne sur le Tout : *On ne possède que ce à quoi on renonce. Ce à quoi on ne renonce pas nous échappe* (Simone Weil, La pesanteur et la grâce).

C'est le désir qui nous pousse à vouloir toujours plus, à posséder les biens et les êtres. Que peut-on réellement acquérir alors que l'on n'est pas capable de se posséder soi-même ? De quoi peut-on jouir, alors que tout ce qui relève de la matière est déjà dans la gueule du temps ? Accumuler des biens n'est pas une mauvaise chose en soi, ce qui est mauvais c'est d'amasser pour le plaisir d'amasser sans pour autant être satisfait de son sort. Il nous faut un minimum pour vivre, et même plus si cela est possible. Mais une fois que l'essentiel est satisfait, il nous suffit d'être comblé. Le désir rassasié n'a plus besoin d'autres désirs. Qui est libre du désir est véritablement maître de lui-même et de tout l'univers :

*Quand le désir de prendre disparaît,  
les bijoux apparaissent.*

(Patanjali, Yoga Sutras)

*Si tu es sans désir, tu es le roi des rois.*

(Kabir)

Cessez donc de chercher les petites choses sans intérêt. Demandez plutôt le Royaume et vous obtiendrez tout le reste de surcroît, avec les intérêts. Si vous renoncez à tout, alors vous posséderez tout et cela fructifiera en vous. Mais si vous accrochez au peu que vous avez, alors même cela vous le perdrez. Seul le trésor engendre le trésor, mais ce trésor n'est pas de ce monde. Et c'est ainsi que le véritable maître nous ôte toutes nos béquilles, toutes nos illusions d'avoir. Un maître zen dit : *Si tu as un bâton, je t'en donnerai un. Si tu n'as pas de bâton, je t'en enlèverai un* (Chang Chen Chi, Pratique du zen). Jésus ne peut nous donner que ce que nous avons déjà :

*A celui qui a dans sa main, on donnera ;  
et à celui qui n 'a pas,  
même le peu qu 'il a,  
on le prendra*

(log. 41)

Le Soi est déjà là. Le trésor n'a jamais été caché qu'à nos propres yeux. Qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, le soleil brille toujours derrière les nuages. L'agitation du mental m'entraîne dans une telle frénésie que j'en viens à oublier que le repos est ma véritable nature. On raconte ainsi l'histoire d'un roi parti à la rencontre d'un sage. Il lui demande pourquoi il passe tout son temps tranquillement assis sous un arbre. Le sage se contente de répondre : « Et toi, que feras-tu une fois que tu auras conquis le monde ? » « Je me reposerai », dit le roi. « C'est précisément ce que je fais », réplique le sage.

Ce n'est que dans le repos que je peux éviter d'être assimilé à un cadavre (log. 20). Celui qui a trouvé le monde, le monde n'est pas digne de lui. Comment pourrait-il encore avoir goût à un cadavre ? La matière est inerte si l'esprit ne l'anime. Comment cette grande richesse a-t-elle pu habiter cette pauvreté ?

*Celui qui a connu le monde  
a trouvé un cadavre ;  
et celui qui a trouvé un cadavre,  
le monde n'est pas digne de lui.*

(log. 56)

Connaître le monde, c'est découvrir la folie des hommes avec son long cortège de deuils et de misères. C'est prendre conscience de l'aveuglement de la multitude, de tous ces êtres qui sont venus au monde vides et qui sont prêts à en repartir vides (log. 28). C'est découvrir la puissance des ténèbres qui obscurcissent le cœur de l'humanité. Mais c'est aussi l'occasion de me connaître et de me révéler moi-même à ma propre lumière. C'est pourquoi Jésus me conseille d'être passant ici-bas (log. 42). M'étant réveillé de mon occultation, je n'ai plus peur de rien pas même de la fin du monde, pas même de l'apocalypse. Je n'ai nul besoin d'être ressuscité puisque je ne peux pas mourir. Ayant trouvé la Vie, je suis désormais le Vivant. Je suis le roi du monde :

*Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre  
devant vous.  
et le Vivant issu du Vivant  
ne verra ni mort, ni peur,  
parce que Jésus a dit :  
Celui qui se trouve lui-même,  
le monde n'est pas digne de lui.*

(log. 111)

Yves





*Celui qui a trouvé le monde...* Jésus me parle souvent de celui-là.

D'abord au logion 56, pour me dire qu'ayant trouvé le monde, il a trouvé "un cadavre". Puis au logion 80, pour me dire que cette fois, il a trouvé "le corps".

Le monde dont parle Jésus, est varié, spontané et sans intention. C'est un lieu où je ne peux qu'être moi-même sans intentions ... mais cependant toujours attentif et où, lorsque "je trouve", c'est-à-dire lorsque je me trouve, je suis bouleversé puis émerveillé pour finalement "régner sur le Tout".

Le monde est donc lieu de perte ou lieu d'éveil seulement si je sais me trouver, c'est-à-dire re-trouver mon identité véritable. C'est alors que, manifestant l'inégalable faculté révélatrice du corps, le monde ne me comprend pas et n'est plus digne de moi. De même lorsque je dénonce les cadavres que le monde laisse dans son sillage ou lorsque les enroulements de la terre et du ciel le font trembler !

Dans le présent logion, celui qui trouve le monde "s'est fait riche", et Jésus lui demande de renoncer à ce monde-là, autrement dit de renoncer aux richesses.

Que sont ces richesses ? Il peut s'agir de biens matériels, car ils sont l'apanage ordinaire du monde. Il peut s'agir aussi de biens héréditaires culturels ou religieux que le monde accumule depuis qu'il est monde et dont il imprègne toute vie.

Mais ces biens-là sont facilement décelables par celui qui est familier de la parole de Jésus. Ici peut-être s'agit-il d'autres biens dont la nature est plus difficile à déceler car orientée justement vers la parole ? Peut-être s'agit-il même des paroles de Jésus ... ou d'autres éveillés ?

Bref, peut-être s'agit-il pour Jésus, à ce moment de l'Evangile, de me demander de renoncer à mes béquilles ?

Peut-être veut-il me dire ce qu'il a dit ailleurs à Thomas :

*...Je ne suis pas ton Maître,  
car tu as bu,  
tu t'es enivré à la source bouillonnante  
que moi, j'ai mesurée. ...*

(log. 13)

Autrement dit, le monde auquel Jésus me demande de renoncer ici, est peut-être celui que je me suis concocté avec la garantie de la parole des autres ? Alors que Jésus, à ce moment, me demande de m'exprimer par moi-même avec mes propres mots ! ... Comme d'autres me disent :

"Jette les livres !" ou "Tue le Bouddha !" ?

Seul le Monakhos qui a des oreilles pour entendre et des mots pour parler saura (se) le dire ! ...



André

L'Évangile selon Thomas est une merveille dans laquelle Jésus propose une aventure inouïe, celle du Vivant. Lorsque le lecteur est en possession des clés indispensables à sa compréhension, il ne cesse de s'émerveiller en constatant par lui-même à quel point ce texte est complet et ne peut être mis en défaut sinon par des interprétations aliénantes. Une des clés indispensables est de comprendre que l'«objectif» de Jésus est le Royaume, la réalisation du Soi, la propriété, la jouissance et l'usufruit d'un trésor sans commune mesure. Tout cela pour dire que le renoncement qu'il exige n'est pas de ceux qui s'accompagnent de frustration. Jésus transcende l'humain mais ne l'écarte pas : son épanouissement étant préalablement conseillé. Comme si l'affranchissement vis à vis de l'identité d'emprunt qu'est la personne ne pouvait se faire qu'à maturité. Les fleurs ne tombent pas en boutons mais après leur pleine éclosion. Ce qui n'empêche pas la lucidité voire même la Connaissance pendant cette étape. J'ai découvert un cadavre indigne de ma Nature Véritable, mais je ne crée aucun conflit et laisse la destinée suivre son cours. Le renoncement au monde est acquis, alors que l'enrichissement se poursuit. Étonnant non ? Mon secret est de savoir fondamentalement Qui je suis !

Christian



On nous a enseigné :  
donne tout ce que tu as  
vis dans le dénuement,  
et plus cela te fera mal  
plus tu accumuleras des mérites  
pour ta vie éternelle.

Et voici ce que j'entends maintenant :  
profite de la vie  
et apprends à la connaître  
Cherche sincèrement  
et avec assiduité.  
Et le moment viendra  
où, en connaissance de cause,  
tu diras :  
« Cela suffit,  
je ne me sens plus concerné ».

Tu seras enfin libéré et non privé.  
Tout en gardant les choses  
tu n'y seras plus attaché.

Quelle paix !

Léon



Le logion 111 peut prêter à confusion si on le considère en dehors du contexte de l'Évangile selon Thomas. Car, sorti de son contexte, il convient aussi bien à tout bon chrétien d'autrefois et d'aujourd'hui.

L'idéal suprême du croyant ne réside-t-il pas justement dans le renoncement aux plaisirs et biens terrestres ? Les Églises ne demandent-elles pas aux fidèles de se recueillir, se repentir, quitte à ne point s'épanouir ?

Jamais par contre, elles ne demandent aux croyants de lâcher prise, à savoir s'éloigner d'institutions créées par elles, il est vrai.

Mais c'est justement tout encadrement et tout concept que Jésus demande à ses disciples d'abandonner. Ce qui ne peut se comprendre qu'en replaçant le logion dans l'ensemble de l'Évangile.

De plus, Jésus demande de renoncer au monde ce qui veut dire : renoncer à la personne parce que le terme 'monde' désigne l'affirmation personnelle dans l'existence terrestre.

Jésus demande enfin de faire disparaître la personne. Mais ceci fait, que reste-t-il ? En réalité, tout et beaucoup plus que ne le croit l'adepte de n'importe quelle religion.

En renonçant à mes richesses, la personne disparaît et laisse apparaître ma réalité véritable, l'unicité. Je ne suis pas deux, mais l'Un ; je suis dans ce monde, mais pas de ce monde, disait Emile. Cette existence me sert d'occultation et de révélation à la fois. Je n'ai ni début ni fin. J'ai été avant toute chose et serai après :

*Je suis la lumière  
qui est sur eux tous. (log. 77)*

Maria



Ce logion est à rapprocher à la fois du logion 56 et du logion 81. Le logion 56 dit : *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre...* Ici, nous avons : *Celui qui a trouvé le monde... qu'il renonce au monde..* Le terme *connaître* est sans doute plus fort que *trouver* : celui qui connaît le monde le considère pour ce qu'il est réellement : un cadavre. Celui qui a trouvé le monde ne l'a pas vu nécessairement avec des yeux de gnostique. (En sanscrit *jnana* est le même terme pour *connaissance* et *gnose*.)

Le gnostique n'a plus à renoncer au monde car sa connaissance implique le renoncement. Autre est la condition de celui qui tout en ayant richesse et pouvoir entrevoit un processus de désengagement. S'il veut connaître, au sens que le gnostique donne à ce terme, il doit renoncer comme l'homme d'expérience du logion 4. A eux s'applique la parole de Jésus : *Beaucoup de premiers se feront derniers, et ils seront Un..*

Emile



# MIETTES DE GNOSE

## Au feu la « gamberge »

Toute la gamberge !  
Y compris la spiritualité, la métaphysique et leurs concepts chéris.  
Oui, parce que je tiens à entrer dans le principe,  
je tiens, plus que tout, à téter ma Mère.  
Si je fais le tri, ça oui, ça non, je fais le jeu de l'obstruction.  
Ce à quoi je dis oui dans la pensée maintient la pensée.  
Et c'est ce qu'elle cherche : la continuité, quelle qu'elle soit.  
Ses cartes maîtresses sont les opinions, les controverses, les distractions,  
les engagements, l'utile et le nécessaire, etc...  
Alors que le Royaume s'étend sur la terre !  
Il faut juste savoir ce que je veux, et je le sais.  
Je veux ce que Jésus promet, je me veux,  
je ne veux rien de particulier parce c'est dérisoire, je veux le tout, ou rien.  
Ici et tout de suite.  
Parce que demain, ce sera trop tard peut-être, et sûrement encore pour demain.  
Et surtout parce que demain, c'est comme hier, ça n'existe que lorsque j'y pense,  
alors que maintenant n'est possible qu'en l'absence de la pensée.  
Je suis le grand magicien,  
je lève le bras de ma passion pour l'Absolu,  
je claque des doigts et les objets ne sont plus nommés.  
Je suis animal, sauvage, je suis enfantin, petit enfant de quelques jours, je ne sais plus.  
Je suis simple, singulier, antérieur, analphabète, non concerné, résolu.  
Plus rien ne m'intéresse,  
je suis néanmoins plein de joie et d'enthousiasme, non démonstratif, intense.  
Je me noie dans l'amour dont auparavant je rêvais.  
Je me sens fœtus, sanglier, rocher du désert, parole atomique.

Christian



Nos pensées sont des projections.  
La plus fallacieuse d'entre elles  
est celle de Dieu.

Dieu n'est rien de ce qui est.  
Il faut n'être rien pour être Dieu,  
qui n'est Rien.

Roger Quesnoy

Tout, dans mon horloge cosmique, est fidèlement  
en vue de ma révélation via mon occultation.  
Et tout fonctionne parfaitement depuis toujours.  
Je n'ai donc rien à rejeter ni à désavouer. Mais  
je suis sans mémoire. L'infinité apparente ; en réalité,  
insondable fécondité constamment offerte à mon  
émerveillement. La mémoire voudrait capter tout  
de beauté, tout de richesse. Elle échoue lamenta-  
blement. Le geste de vouloir retenir spacieuse-  
ment ce qui est transparent et le voile inmanquablement  
en transformant la lumière en image. Voilà  
mon occultation dont j'ignore tout, étant sans  
mémoire et sans imagination.

À l'inverse de la personne qui explique  
grâce à ce qu'elle apprend, je m'exprime spontanément  
pour mon seul bonheur. Je suis tellement requis  
par moi-même que je tiens du mode d'un manque  
intolérable si je ne pouvais laisser venir ce qui demande  
à être accueilli.

Ce que j'exprime reste inconnu à tout autre  
que moi. Le corps, par lequel je me revête à moi-même,  
constitue un voile à tout autre que moi. Pour per-  
mettre ma reconnaissance, il est devenu moi ; mais en  
apparence il est Monsieur-tout-le-monde. Le bien-être  
de moi-même que j'obtiens grâce à lui est totalement  
gratifiant même si ce qu'elle livre est forcément limité  
par rapport à l'infinie possibilité de mon insondable nature.  
Je m'exprime par moi-même et pour moi-même  
dans un bonheur constamment inédit sans confondre  
avec celui d'autrui à cause de l'absence de mémoire et sans  
supputations avec celui à venir à cause de l'absence d'images

27-11-93

# RECHERCHES

H.L.W. POONJA

(suite Cahier 97)

*Vous nous conseillez de découvrir la source de 'je'. Comme votre instructeur, votre propre maître, vous nous avez demandés de poser la question 'qui suis-je ?' et de remonter à la source de cette pensée. Maintenant, si cette source ne se trouve ni dedans ni dehors...*

Je vous demande de faire cette découverte parce que vous êtes venu me dire : « Je suis affligé par la souffrance du monde. Maître, je vous en prie, sauvez-moi ». Par conséquent, je vous dis que votre affliction brûlante se terminera si vous vous posez la question 'qui suis-je ?'

*Oui c'est bien ça, je brûle.*

Alors si je vous dis découvrez qui souffre, votre réponse sera : 'Je souffre'. Demandez-vous donc : 'Qui souffre ?' Posez-vous cette question. Découvrez d'où provient le 'je' qui souffre. Votre question est très authentique.

*Elle vient du coeur.*

C'est une question très juste. Si vous la résolvez, vous résoudrez le problème du monde phénoménal tout entier. Et vous pouvez le comprendre en un claquement de doigts. Comment ? Laissez-moi vous montrer. Quand vous émergez du sommeil, qui se réveille en premier ?

*Le 'je'.*

Le 'je'. Et où était le 'je' pendant que vous dormiez avant que vous ne vous réveilliez ? En étiez-vous conscient ? Lorsque vous vous endormez à onze heures du soir, vous faites partir tout le monde. Vous quittez votre bibliothèque, votre appartement, vos proches bien-aimés, et vous vous endormez seul. Vous êtes tellement seul, vous n'emportez même pas votre corps avec vous. Vous laissez votre nom, votre apparence et tout le reste, et vous vous endormez. Vous allez en ce lieu absolument seul. Là, il n'existe pas de 'je', pas de mental, pas d'ignorance, pas de sagesse, pas de dieu, pas de démons, pas de *samsara*. Vous partez seul.

*Qu'est-ce alors que l'état de rêve ?*

Il n'existe pas de différence entre l'état de rêve et cet état de veille. Il n'y a pas de différence, car vous voyez des objets dans les deux états. Lorsque vous rêvez d'un tigre vous en avez naturellement peur. S'il vous bondit dessus alors que vous êtes dans la forêt, vous ne dites pas : « Tu es un tigre de rêve. Je suis un Rama de rêve. Viens et manges-moi ». Vous ne parlez pas ainsi, vous essayez de grimper dans l'arbre le plus proche.

*Maître, d'où vient la lumière de nos rêves ?*

Cela sera la prochaine question que je vous poserai. Vous êtes parti seul dans votre sommeil. Là, vous ne connaissiez rien. Puis vous vous êtes réveillé à nouveau. Le 'je' a surgi. Il vous attendait dehors. Vous l'avez gardé dehors et vous vous êtes lié à lui. Si vous coupez cette corde qui vous lie au 'je', vous ne serez plus jamais réveillé dans l'état de veille. Vous vous éveillerez alors dans le véritable état où il n'y a pas d'état de veille, pas d'état de rêve et pas d'état de sommeil. C'est une sorte d'état différent. Vous en faites l'expérience dans l'état de sommeil. Quand quelqu'un vous demande si vous avez bien dormi, vous répondez : « Oh, très bien, parfaitement bien. Je n'ai pas rêvé. J'ai tout oublié ». Pour pouvoir parler ainsi, il vous a fallu être présent dans le sommeil. Qui était présent alors que vous dormiez ? Qui trouvait agréable de dormir ? Là, il n'y avait pas de *samsara* (manifestation). Là, il n'y avait rien. Qui est heureux quand vous dormez ? Qui est-ce ?

*Le Soi. L'atman.*

Le Soi est là maintenant. Quand vous vous réveillez, qui se réveille ? Est-ce le Soi ?

*Le Soi est toujours éveillé !*

C'est le 'je' qui se réveille. Mais qu'en est-il du Soi qui était là pendant que vous dormiez ? Le Soi voit également votre état de sommeil, et quand vous rêvez, le Soi est conscient que vous rêvez. Maintenant vous dites être dans l'état de veille, mais pouvez-vous vivre un état quelqu'il soit sans le Soi ?

*La vague 'je' s'est séparée elle-même du Soi et s'identifie à une vague séparée.*

Avec pour résultat la souffrance...

*Oui, la souffrance en résulte.*

Et Cela qui appréciait est maintenant caché. Quand vous dites : « je me suis réveillé », cela concerne le corps, le mental, l'intellect, l'activité. Ceux-là se sont réveillés.

*Maître, vous avez dit un jour lors d'un entretien : « Connaissez votre propre Soi, et cette connaissance est être. C'est tout ce qu'il vous faut savoir. Connaître c'est être ». A présent ma question est la suivante . « Qu'est-ce qui fait que connaissance et être sont identiques ? » Les deux ne sont pas coextensifs. Les mathématiciens, par exemple, peuvent parler d'une figure de géométrie dans l'espace comprenant cinquante-quatre côtés identiques. Pour eux c'est un élément valable de savoir, mais qui ne peut avoir d'existence dans le monde réel ; il ne peut avoir d'être. Le savoir semble être un acte mental, alors qu'être est quelque chose qui peut être mental, mais aussi manifestement quelque chose de plus. Dans quel sens dites-vous que le savoir, ce qui est su, est être ?*

Le savoir et ce qui est su doivent venir du passé. Tout votre savoir vient du passé. Soit des livres que vous avez lu, soit de quelque sage, saint ou instructeur. Vous appelez cela 'savoir' et continuez à l'accumuler. Vie après vie vous continuez à l'accumuler. Ce savoir est maintenant rassemblé et emmagasiné dans la mémoire. A présent, dites-moi où va ce savoir quand vous vous endormez ?

Lorsque vous parlez de savoir, vous avez quelque sujet ou objet défini en tête, quelque chose que vous avez appris dans une université ou entendu dire par quelqu'un d'autre. Mais ceci n'est pas une expérience directe. Le savoir est acquis au travers du mental, mais il n'est pas une vision directe, une connaissance directe. Lorsque je dis que 'voir c'est être' je ne parle pas de cette sorte d'érudition qui est accumulée et traitée par le mental. Ce savoir n'est pas la connaissance véritable. La connaissance véritable est la source qui est au-delà du savoir mental et de l'érudition.

*Qui est au-delà du mental.*

Oui. Tout ce qui prend naissance vient de cet endroit. Même les inventions, les idées et les objets totalement nouveaux. Toute connaissance vient du vide, de la conscience. C'est là qu'elle prend naissance, quelle qu'elle soit.

*Si ce n'est pas le mental qui sait ces choses, à qui ce savoir survient-il ?*

Au non-mental.

*Je vois. Voulez-vous dire sakshi, le témoin ? Ce non - mental est - il le témoin ?*

C'est ça. Le mental est parti. Quand il s'en va...

*Par 'le mental s'en va' voulez-vous dire pas de faculté pensante, pas de mental, pas d'ego, pas d'intellect ?*

Non, pas même l'intellect.

*Pas de mémoire.*

Ce qui veut dire pas de passé...

*Auquel cas nous dirions normalement qu'il n'y a pas de savoir non plus.*

Il n'y a rien là. Le mental signifie savoir...

*Il est nécessaire d'avoir un mental pour savoir. Si vous avez éliminé le mental, comment pouvez-vous savoir quoi que ce soit ?*

Toute connaissance vient du non-mental.

*Qui dort ? Dans l'état de sommeil profond, qui dort ? Qu'y a-t-il dans ce sommeil ? Quel est le témoin de ce sommeil ? N'y a-t-il pas ici un témoin derrière le mental ?*

Il est derrière le mental, au-delà du mental.

*Qu'est-ce que ce témoin ? Vous parlez du témoin, sakshi.*

C'est *sakshi*. Si je le décris, il devient alors décrit.



*C'est ça.*

S'il est décrit, comment peut-il encore être le témoin ? Quand il prend part à la description, comment peut-il encore être le témoin ?

Un jour, deux personnes se battaient devant la maison de Kabir au moment où il sortait pour prendre un bain dans le Gange. L'un des combattants trancha la main de son adversaire. Ils furent arrêtés tous les deux et conduits devant un magistrat. L'homme qui avait tranché la main dit avoir agi en légitime défense. Il dit que le couperet appartenait à l'autre, lequel l'avait utilisé pour son attaque. On demanda alors à Kabir de comparaître comme témoin parce qu'il était sur place au moment de la dispute.

Lorsqu'on lui demanda ce qui s'était passé, il dit . « Celui qui a vu ne peut parler. Les yeux ont vu, mais ils ne peuvent pas parler. La langue peut parler, mais elle n'a pas vu ».

*J'aime cette histoire, mais, Papa, lorsque vous parlez ainsi...*

C'est la réponse à votre question. Le témoin est quelqu'un d'autre. Il est au-dedans de cette personne qui a attaqué, il est au-dedans de la personne qui n'est pas passée en jugement. Cela, c'est le meilleur témoin, mais personne ne le sait. Ni le juge, ni aucune des personnes présentes ne le savait. C'est le meilleur témoin, mais 'il' est caché parce que vous n'écoutez pas. Nous n'écoutons pas Cela. Il est caché en raison du 'je'.

*Alors comment enlever ce sens du 'je' qui cache le témoin ?*

A présent nous sommes revenus à notre point de départ. Auparavant, quand vous avez soulevé cette question, j'étais sur le point d'y répondre. Maintenant, où ce 'je' prend-il naissance ? Découvrez la source de ce 'je'.

Pour en finir vous devez venir vers 'je'. Vous devez aller à sa source. Alors, qu'y a-t-il ensuite ? Une fois que le 'je' est parti, qu'est-ce qui reste ?

*Pourquoi devrais-je penser qu'il existe quoi que ce soit ensuite ? Il se pourrait que tout ce que je connaisse soit 'je'. Si je suis dans la pensée, aller au-delà de la pensée est une impossibilité.*

Non, non. Vous n'avez pas à penser. Que vous disiez « je pense » ou « je ne pense pas », c' est le même ' j e' que vous cherchez. Découvrez la source de ce 'je'.

*Exact. Mais je dis que c'est comme demander à un homme... quand vous dites à un homme de cesser de penser...*

Je vais me répéter. Le 'je' est là. Ce que je vous dis maintenant c'est de ne faire pas usage du mot 'je'. Puis laissez-moi voir ce qui vous arrive.

*Sans ce mot...*

Sans ce mot. N'utilisez pas le 'je'. Ce n'est qu'un mot. N'utilisez aucun mot. Et ne pensez pas pendant une seconde et dites-moi ce qui se passe.

*Le mental parle sans arrêt.*

C'est cela le mental ; 'je' est le mental.

*Comment arrêter le mental ?*

Il est arrêté.

*Mais les mots ne l'arrêtent pas.*

Je ne dis pas 'Stop'. Je dis, 'donnez-moi le résultat'.

*Le résultat est la pensée. La pensée, plus de pensée.*

Je dis : « Découvrez la source de la pensée ». 'Je' est lui-même une pensée.

*Bien. Supposons que quelqu'un essaie de faire cela...*

Pourquoi quelqu'un ? Pourquoi pas vous ? Nous sommes tous les deux ici-maintenant. Si cela vaut pour vous et pour moi, cela vaut pour tout le monde.

Traduit par Alain MAROGER



# L'ANGE ET SON POÈTE

## IX<sup>ème</sup> ELEGIE

(suite)

Pourquoi, alors qu'il nous serait loisible  
tel le laurier de suivre le cours de notre vie, à la couleur plus sombre  
que tous les autres verts, dont les feuilles comme des vagues  
s'agitent au sourire de la brise, pourquoi  
assumons-nous la condition humaine, désirant le destin  
qu'on voudrait éviter ?..

Serait-ce pour le bonheur ? Oh non !

Il n'est que l'avant-goût d'une perte prochaine.  
Ou par curiosité pour exercer le cœur ?  
Dans le laurier aussi tout cela pourrait être...  
Non. Etre ici est sans prix, et semble-t-il  
nous sommes indispensables à ce qui est d'ici,  
à tout cet éphémère qui, chose étrange, nous sollicite,  
nous qui sommes éphémères autant et plus que tout.  
Une fois chaque chose. Une seule fois.  
Une fois et pas plus. Nous aussi une fois.  
Jamais plus. Mais une fois, avoir été cela, ne fût-ce qu'une fois,  
avoir été de cette terre, c'est une fois pour toutes.

Nous nous pressons pour mieux accomplir ce destin,  
voulant le contenir dans le creux de nos mains,  
dans un regard trop plein et dans un cœur muet.  
Voulant le devenir. A qui offrir cela ?  
Mais nous, nous préférons tout garder à jamais...  
Dans l'autre règne, hélas, que peut-on emporter ?  
Ni le regard si lentement acquis. Ni rien de tout ce qui advient ici.  
Rien de cela. Rien donc que la souffrance. Et avec elle  
tout le poids de l'épreuve et celui de l'amour.  
Rien donc que l'Indicible. Mais après tout qu'importe, là-haut,  
dans les étoiles : ne sont-elles pas plus indicibles encore ?  
Le voyageur qui vient des montagnes escarpées  
ne ramène-t-il pas dans la vallée  
non pas quelque poignée ineffable de terre  
mais un mot pur glané, la gentiane jaune et bleue.  
Peut-être sommes-nous ici pour dire : maison,  
pont, fontaine, porte, cruche, verger, fenêtre,  
et peut-être tout au plus : colonne ou tour...?  
Peut-être aussi pour dire, comprends-le, ô pour dire,  
tout ce que les choses elles-mêmes  
n'auraient jamais cru être. O terre silencieuse,  
n'est-ce pas une de tes ruses qu'en pressant les amants,  
dans leur amour lui-même, tout soit transfiguré ?  
Et qu'est-ce qu'un seuil pour les amants ?  
User le seuil ancien, le seuil de la maison,  
et l'user eux - aussi un peu plus, après tous ceux qui vinrent,  
avant tous ceux qui après eux viendront..., imperceptiblement,

Tout peut se dire ici, c'est le temps du dicible.  
Reconnais-le, proclame-le. Voilà plus que jamais  
que déclinent et que passent les choses que l'on peut vivre,  
car celles qui les remplacent sont des outils sans âme  
Des outils sous des croûtes qui craqueront d'elles-mêmes  
dès que s'échappera l'action pour de nouvelles limites.  
Comme entre les marteaux c'est le cœur qui résiste,  
de même entre les dents c'est la langue qui demeure  
sans cesser pour autant d'être celle qui louange.

Chante à l'ange le monde plutôt que l'indicible.  
Le beau qui t'a touché pourras-tu l'exprimer ?  
La splendeur qui le frappe est pour lui plus intense  
car toi tu es novice.  
Montre-lui dans le monde la chose, la simple chose,  
façonnée d'âge en âge et devenue la nôtre,  
vivant près de la main et dans notre regard.  
Les choses, dis-lui les choses qui l'émerveilleront, comme toi autrefois  
près du cordier de Rome ou du potier du Nil. Montre-lui qu'une chose  
bien qu'elle soit nôtre, peut être heureuse et innocente,  
semblable à la douleur qui dans sa plainte pure  
consent à prendre forme, à être chose utile même s'il faut en mourir  
avant de s'échapper extasiée du violon.  
Et bien que périssables, elles savent que tu les chantes.  
Nous qui passons plus vite encore, pour leur salut elles s'en remettent à nous.  
Qu'au tréfonds de notre cœur, nous les transformions  
infiniment en nous, voilà, ce qu'elles désirent  
qui qu'à la fin nous soyons.

Est-ce cela que tu veux, ô Terre ? Te lever et renaître invisible  
en nous-même ? Car ton rêve n'est-il pas  
d'être un jour invisible ? Terre ! Invisible !  
De quelle autre exigence nous presses-tu que ta métamorphose ?  
Terre aimée, et cela je le veux moi aussi.  
La ronde des printemps saurait-elle me convaincre :  
un seul d'entre eux suffit car pour mon sang, c'est déjà trop.  
Depuis longtemps, je viens à toi, à toi je me suis résolu.  
Tu as toujours raison, et la mort familière  
est ton inspiration sacrée.  
Tu vois, je vis. De quoi ? Ni l'enfance, ni l'avenir  
ne deviennent moins... Et dans mon cœur jaillit  
la vie surabondante.

\*

Pourquoi assumons-nous la condition humaine, avec tout ce qu'elle comporte  
d'impermanence et de souffrance ? Mystère insondable de l'homme qui ne cesse de s'interroger  
sur lui-même et sur l'univers qui l'entoure, tantôt destructeur et tantôt protecteur. Il serait si  
simple de ne se soucier de rien, d'être arbre parmi les arbres, animal parmi les animaux, fleur  
parmi les fleurs. Tous les éléments qui composent la nature se contentent de vivre leur vie, sans  
se poser la question ni du pourquoi ni du comment. L'animal n'a pas la notion du temps. Il ne

ressent pas la peur de la mort. Il se contente de suivre le cours des choses, d'obéir à la volonté du Père :

*Sois libre de tout souci :  
Celui qui pourvoit à tout est grand.  
Les animaux des champs, les oiseaux et les insectes  
N'ont ni réserve, ni grenier !*

(Kabir)

A chaque jour suffit sa peine : *Ne vous souciez pas, du matin au soir et du soir au matin, de ce que vous revêtirez* (log 36). Le laurier se contente d'être vert parce que telle est sa couleur. Toute sa gloire consiste à se laisser bercer par le sourire de la brise: *en toute saison, porte toujours la parure de tes feuilles* (Ovide, Métamorphoses I, 490). La vie est une longue suite de métamorphoses et la mort une nouvelle naissance :

*Il n'est d'espace heureux, que fils ou petit fils d'une séparation,  
avec étonnement franchie. Et Daphné métamorphosée,  
depuis que son cœur est laurier, veut que tu te changes en vent.*

(Sonnets à Œuvres, II,12 in Œuvres 2, Seuil)

De même la rose éclôt parce que sa nature est d'être belle. Elle suit les lois de sa nature sans nul souci du regard d'autrui. Elle est ce qu'elle est sans même y penser :

*La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit,  
N'a souci d'elle-même, ne désire être vue.*

(Angelus Silesius)

Nul ne s'interroge, ni ne se révolte contre sa propre condition si ce n'est l'homme. Pourquoi est-il à ce point mal dans sa peau ? Alors que l'inconscience est naturelle, sa conscience le pousse à s'affirmer en tant que moi par rapport à autrui. Comme Apollon poursuivant Daphné, l'homme court après un bonheur qui le fuit. Le bonheur est aussi fugitif, aussi insaisissable que le vent. L'homme est en quête du bonheur, mais même s'il croit le toucher ce bonheur ne fait le plus souvent que le rapprocher de sa perte. Chercher le bonheur est signe de l'attachement à l'ego. S'accrocher à l'idée de bonheur n'est pas le meilleur moyen d'éviter le malheur, car l'on ne peut éviter l'inévitable. Tel est ce constat aussi vieux que l'humanité, celui du cycle incessant des actions et des réactions, du cercle vicieux bonheur - malheur. De même qu'à l'été succède l'hiver, à l'apogée succède la décadence. Qui cherche à se grandir chute. Le ver est déjà dans le fruit :

*Qui se dresse sur la pointe des pieds  
ne tiendra pas longtemps debout.*

(Tao Tö King, XXIV)

*Ce qui fleurit se fane,  
Ce qui se construit croule,  
Ce qui est debout tombe,  
Et ce qui vient s'en va !*

(Kabir)

Pris dans un cercle vicieux, on en vient à s'attendre à tout, à se résigner voire même à désirer que se produise au plus vite ce que l'on redoute le plus. Tout en refusant sa propre condition, l'homme finit par s'y couler comme dans un moule. Il imagine sa propre prison et en bloque lui-même toutes les issues. Il s'y complaît au point de ne même plus envisager de pouvoir un jour s'en échapper. De même que l'aveugle ne peut concevoir la lumière du soleil, l'ignorant ne peut soupçonner la lumière de la connaissance. Celui qui est dans les ténèbres ne connaît que les ténèbres. L'homme crée lui-même ce qu'il appelle son destin. Ce destin n'est pas la malédiction résultant d'un quelconque décret divin extérieur, mais la résultante de ses propres désirs:

*Le papillon voltige et se jette sur la flamme  
Bien qu'il ait les yeux grands ouverts.*

(Kabir)

Et pourtant, tout bien considéré, le destin de l'homme est exceptionnel. Lui seul peut pleinement vivre sa présence, ici et maintenant, dans la plénitude de la vie universelle. C'est pour cela qu'il joue un rôle unique au sein de la création. Et c'est en ce sens qu'il est sollicité par tout ce qui l'entoure, bien qu'il soit éphémère autant que tout ce qui est ici bas. Sa condition humaine est une chance unique qui lui est donnée de métamorphoser toutes choses en lui-même : ... *Du fait même de la précarité qu'ils partagent avec nous, ces phénomènes et ces choses doivent être pour nous compris selon la plus intime entente, et transformés. Transformés ? Oui, car notre tâche est d'imprimer en nous cette terre provisoire et caduque si profondément, si douloureusement et si passionnément que son essence ressuscite 'invisible' en nous* ((Lettre à Witold von Hulewicz, 13/11/25, Oeuvres 2, Seuil, p. 590).

Il est possible d'échapper au temps. Un instant suffit pour tout réaliser, pour réaliser le Tout. Etre pleinement. Etre, ne serait-ce qu'une seule fois. une chose, c'est cela la plénitude, la beauté pure qui se cache derrière tout ce qui est de cette terre. Mahakashyapa réalisa l'éveil en regardant le Bouddha tourner délicatement une fleur entre ses doigts. Et le sourire du Bouddha répondit au sien. Thomas de même sait que les mots ne peuvent nommer ce qui est par delà les mots : *Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles. (log. 13)*. Mais si l'homme se referme sur lui-même, il ne peut s'ouvrir à l'Ouvert :

*Mais quand et dans quelles existences  
sommes-nous des êtres ouverts pour recevoir ?*

(Rilke, Sonnets à Oeuvres, II, 5)

C'est en ce monde, en cette vie, ici et maintenant, que tout se décide. Car que pouvons-nous emporter dans l'autre monde ? Rien, pas même nous-même. Rien, sinon le poids de la souffrance, de toutes les épreuves que nous avons traversées en cette vie, de toutes nos émotions et de nos amours. La souffrance est une loi universelle que doit subir chaque être humain. Que peut-on emporter dans l'autre règne si ce n'est l'indicible ? L'au-delà étoilé n'est-il pas plus indicible encore ? Pourquoi vouloir opposer un règne à l'autre règne, celui de la vie à celui de la mort ? Tout est un : *La vraie figure de la vie s'étend sur les deux domaines, le sang de la circulation suprême passe dans les deux : il n'y a ni En-deçà, ni Au-delà, rien que la grande Unité où ces êtres qui nous surpassent, les 'anges' sont chez eux* (Lettre à Witold von Hulewicz, 13/11/25, Oeuvres 2, Seuil, op. 589).

Ne sommes-nous pas là pour dire ce qui est ? Pour chanter le monde tel qu'il est ? Pour révéler aux choses ce qu'elles sont, ce qu'elles n'ont peut-être jamais osé admettre au plus intime d'elles-mêmes ? Pour les nommer en perçant leur secret ? C'est pourquoi le poète célèbre les choses éphémères pour y goûter l'éternel :

*Rose, ô toi la majestueuse, tu n'étais ,  
aux anciens, qu'un calice avec un simple bord.  
Par contre à nous, tu es l'absolu de la fleur,  
son infini, l'objet inépuisable.*

(Sonnets à Orphée, II, 6, Œuvres 2, Seuil)

*Ton innombrable état te fait-il connaître  
dans un mélange où tout se confond,  
cet ineffable accord du néant et de l'être  
que nous ignorons ?*

(Les roses, 23, Œuvres 2, Seuil, p. 510)

Comme le poète, le gnostique sait à quel point chaque objet est unique. Même l'objet le plus humble enclôt l'univers tout entier. L'absolu se trouve en toutes choses. Le gnostique est partout et nulle part, mais toujours ici et maintenant, jamais dans un ailleurs désincarné :... *il s'agit, avec une conscience purement terrestre, profondément terrestre, radieusement terrestre, d'intégrer tout ce que l'on touche, tout ce que l'on regarde ici dans cet horizon plus vaste, le plus vaste. Non pas dans un Au-delà dont l'ombre enténébre la terre mais dans un Tout, dans le Tout* (Lettre à Witold von Hulewicz, p. 589-590). Contrairement à l'imagerie courante, l'éveillé a les pieds sur terre. Le véritable poète n'est pas séparé du Tout dont il est part intégrante :

*Fendez du bois, je suis là ;  
levez la pierre,  
vous me trouverez là. (log. 77)*

*Et si tu as été oublié du terrestre,  
à la terre en repos, dis : Je coule.  
à l'eau rapide, dis : Je suis.*

(Sonnets à Orphée, II, 29, Œuvres 2, Seuil)

Qu'est-ce que le seuil pour deux amants ? L'amour transfigure tout. Par l'amour, l'amant se transcende lui-même. La souffrance est l'épreuve qui lui permet de s'épurer lui-même et de ne plus s'identifier à un objet extérieur. Par le seuil de l'amour, les amants passent sur l'autre rive. Ils entrent dans la chambre nuptiale où le deux ne fait plus qu'un : *L'étreinte amoureuse, loin de n'être que la banale satisfaction d'un désir, serait alors la rencontre de l'âme et de la matière où, par une fusion presque alchimique, l'âme en la pénétrant, la rendrait lumineuse. Cette transfiguration de la matière n'est-elle pas aussi à l'œuvre dans la poésie ? ... Alchimiste du langage, le poète est sensible à l'alchimie de l'amour* (Véronique Tamas, la souffrance dans les cahiers de Malte Laurids Brigge, p. 26)

Disons les choses pendant qu'il est encore temps : *Tout peut se dire ici, c'est le temps du dicible*. Nous nous enfonçons de plus en plus dans le monde du matérialisme et de la consommation. Les objets n'ont plus qu'un rôle utilitaire. Ils ont perdu leur âme. Ils deviennent

de simples instruments sans vie, indifférents, bons à être jetés au rebut après avoir eu à peine le temps de servir. Nous vivons dans le règne de l'utile, parmi le fracas des machines et des marteaux : *Pour nos grands parents encore, une 'maison' ; une 'fontaine', une tour familière, et même leurs habits, étaient infiniment plus, infiniment plus familiers, chaque chose ou presque un réceptacle dans lequel ils trouvaient de l'humain et en épargnaient. Aujourd'hui, l'Amérique nous inonde de choses vides, indifférentes, de pseudo-choses, d'attrapes de vie...* (Lettre à Witold von Hulewicz, 13/11/25, Œuvres 3, Seuil, p. 590). Y a-t-il encore une place pour l'art, la poésie, la Vie ?

*La mécanique, vois comme elle  
prend son tour et se venge,  
nous défigure et nous réduit.*

(Sonnets à Œuvres, I,18, Œuvres 2, Seuil)

*A tout l'acquis humain attente la machine  
tant qu'elle ose être dans l'esprit, non dans l'obéissance.* (II,10)

Et pourtant, malgré le bruit et la fureur du monde contemporain, malgré l'agitation qui s'est emparée de toute l'humanité, malgré la frénésie des temps modernes où la machine broie l'homme, nous conservons encore notre cœur et notre langue et donc la faculté de dire et de chanter, la joie de louer.

*Mais pour nous l'existence est encore enchantée...  
Certains mots vont encore tendrement près de l'ineffable...* (II,10)

*Mais la fureur ne fait qu'un temps et il n'en reste trace.* (II, 22)

C'est dans les choses simples que nous pouvons chanter l'émerveillement. Parlons à l'Ange notre propre langage si nous voulons le toucher. Parlons-lui des simples objets que nous avons créés et qui sont devenus une parcelle de nous-mêmes. Des instruments que nous avons travaillés pour que de leur souffrance naisse la beauté: *Ecoute le ney (la flûte de roseau) raconter une histoire, il se lamente de la séparation : depuis qu'on m'a coupé de la jonchaie, ma plainte fait gémir l'homme et la femme* (Rumi, Mathnawi, I,1, Editions du Rocher). C'est en donnant la vie aux formes que nous leur avons insufflé une âme. Le geste de l'artisan n'est autre chose qu'une secrète initiation du cœur. C'est en nous-mêmes que nous transformons les choses. En créant, nous devenons le Créateur. Dans le grand cycle des métamorphoses, notre jeu est celui de l'artiste divin qui façonne les formes pour que s'exprime en elles leur part d'éternité. Beauté du geste simple, fécondité de l'artisan : *...je me demande souvent si ce n'est pas l'inapparent qui a joué le rôle décisif dans ma formation et ma création : l'amitié d'un chien, les heures que j'ai pu passer, à Rome, à observer un cordier qui répétait, dans son métier, l'un des plus vieux gestes du monde... tout comme ce potier d'un petit village du Nil qu'il fut si profondément, mystérieusement fécond pour moi de contempler devant son tour* (Lettre à Alfred Schaer, 26/02/24, Œuvres 3, Seuil, p. 565).

Notre rêve ne devient-il pas alors celui de la terre elle-même ? Etre part entière du jeu des métamorphoses pour renaître invisible. Transformer le visible en invisible présence. Ne faire plus qu'un avec le Tout. Etre un en toutes choses. Abolir le jeu de la multiplicité. Faire le deux un comme l'enfant et retrouver notre innocence première. Ne plus se laisser abuser par l'illusion des apparences. Fusionner avec la Terre-Mère en la laissant insensiblement nous



pénétrer : *La terre n'a pas d'autre issue que de devenir invisible : en nous, qui participons pour une part de nous-mêmes à l'Invisible,...* - *en nous seulement peut s'accomplir cette transfiguration intime et durable du Visible en Invisible, en une réalité qui n'a plus besoin d'être visible et tangible, de même que notre propre destin, en nous, ne cesse de se faire à la fois invisible et plus présent* (Lettre à Witold von Hulewicz, p. 591 ).

Serait-ce là l'ultime métamorphose ? Si nous savons l'accepter, la reconnaître pour ce qu'elle est, la mort familière est la dernière initiatrice, celle qui nous permet, dès aujourd'hui, d'affirmer l'unité des contraires et de passer le seuil de l'éternité : ... *notre effort, selon moi ne peut tendre qu'à poser l'unité de la vie et de la mort... La vie dit toujours à la fois oui et non. La mort... est la vraie affirmatrice. Elle ne dit que oui. Devant l'éternité* (Lettre à la comtesse Margot Sizzo-Noris Crouy, 6/1/23, Œuvres 3, Seuil, p. 533).

Et dans mon cœur jaillit la vie surabondante. L'amour me donne la Vie. Je n'ai rien perdu puisque je n'avais plus rien à perdre : *Ni l'enfance, ni l'avenir ne deviennent moins.* N'ayant plus rien à perdre, j'ai du moins la connaissance du Tout. M'étant vidé de tout, je suis plénitude. Je suis la fin et le commencement de toutes choses. Et comme de l'origine tout jaillit de moi :

*La connaissance reconnaît celui qui se déverse comme source  
et le conduit, extasié, au travers de la création sereine,  
que souvent le début termine et que la fin commence.*

(Sonnets à Œuvres, II, 12)

*... Intarissablement j'ai bu  
Mais le monde surabondait en moi aussi  
et, buvant, c'était moi qui débordais.*

(Œuvres 2, p. 447)

Yves MOATTY



## AU PAYS DES SOURIRES (suite) SUR LA ROUTE DES KHMERS LE RÊVE D'ANGKOR

*Au fond des forêts du Siam, j'ai vu l'étoile du soir se lever sur les grandes ruines d'Angkor... Pourquoi cette phrase chantante vint-elle bercer l'enfance de Pierre Loti? Pourquoi resta-t-elle gravée en lui? Pourquoi devint-elle le leitmotiv du pèlerinage qu'il devait effectuer bien des années plus tard? Comme un rêve qui trotte en nous avant un jour de se réaliser : j'avais en tête le ciel bleu, l'espace, les mers, - et les forêts du Siam où s'élèvent, parmi des banians, les tours de la prodigieuse Angkor (Pierre Loti, Un pèlerin d'Angkor, p. 11).*

Le rêve n'a plus rien d'une ombre fugace. Il se réalise comme le souvenir de plus en plus consistant d'une réalité occultée qui enfin nous revient. Il apparaît comme la vision soudaine d'un spectacle déjà vu mais perdu dans les limbes d'une oubliée mémoire. Il provoque le sentiment étrange d'avoir déjà vécu en ces mêmes lieux, en d'autres temps : *Qu'est-ce donc que je rêvais? Cela se passait dans un pays sans nom où il faisait tristement sombre; près de moi, sur une plage blanchâtre, le long d'une mer confuse et noire, s'agitaient des silhouettes humaines, - que peut-être j'ai aimées au cours de quelque existence précédente, qui sait, car mon cœur se serre un peu quand la grande lueur réelle, tout à coup revenue, les chasse dans le non-être sans retour... Sur quelle région de la Terre se rouvrent mes yeux?... Et puis dans l'air il y a des chants, comme des plaintes, sur un rythme inconnu. - Ah! les litanies des bonzes. - Et ces pierres grises? - Oui je me rappelle : les assises colossales des ruines... Je dormais depuis midi au pied du grand temple d'Angkor... (p. 35 - 36).*

Qui n'a jamais eu cette même impression de se retrouver chez soi à l'autre bout du monde? De comprendre et d'être compris du premier regard au milieu d'une foule étrangère? De sentir monter en soi une joie fraîche et bouillonnante quand les pierres parlent et que les lieux inconnus soudain sont familiers? Comment expliquer qu'une simple image, une belle musique puissent à ce point éveiller la nostalgie d'un ailleurs indéfinissable, l'écho lancinant d'un paradis perdu? Le poète sait rendre à merveille cette sensation du voile qui se lève aux portes du mystère. De la main qui se tend pour saisir un amour qui s'enfuit. De l'apparition aussi gracieuse qu'évanescence d'une dame :

*Que, dans une autre existence peut-être,  
J'ai déjà vue... et dont je me souviens !*

(Nerval)

Le parcours initiatique est-il autre chose qu'un retour à l'origine? Un éveil à ma nature première? Au visage d'avant ma naissance? Un pèlerinage n'a de sens que s'il me ramène à mon centre. Le sein du temple est celui de ma Mère. Le cœur du sanctuaire se trouve en mon propre cœur. Le labyrinthe des galeries évoque l'errance de ma propre existence au milieu du cycle des vies, le *samsara*.

Angkor c'est d'abord Angkor Thom, le cœur du royaume, vers lequel convergent en étoile les routes menant aux provinces les plus éloignées. Les remparts de cette ville sacrée délimitent un carré de trois kilomètres de côté. Selon une inscription, Jayavarman VII (1181 - 1218) fonda en ces lieux *une montagne de victoire grattant de son faite le ciel brillant et un*

*océan de victoire touchant en son fond insondable le monde des serpents. Si l'on en croit des croyances archaïques, le roi devait chaque soir monter à la «tour d'or» du palais et s'unir à l'âme d'un serpent à neuf têtes, maître du sol de tout le pays. De la décision de Jayavarman VII de s'incarner non plus dans le Linga de Shiva mais en Bouddha est né, au centre de l'enceinte, le Bayon, vaste ensemble comprenant 54 tours de 45 mètres de hauteur, qui se dressent ainsi pour mieux exprimer sur chaque face quatre visages monumentaux du Bouddha. De cette forêt de tours aux regards souriants se dégage une impression d'étrangeté et de mystère :*

*Tout de même, avant de m'éloigner, je lève la tête vers ces tours qui me surplombent, noyées de verdure, - et je frémis tout à coup d'une peur inconnue en apercevant un grand sourire figé qui tombe d'en haut sur moi... et puis un autre sourire encore, là-bas sur un autre pan de muraille,... et puis trois, et puis cinq, et puis dix ; il y en a partout, et j'étais surveillé de toutes parts... les 'tours à quatre visages !'... Ils ont des proportions tellement surhumaines, ces masques sculptés en l'air, qu'il faut un moment pour les comprendre; ils sourient sous leurs grands nez plats et gardent les paupières mi-closes, avec je ne sais quelle féminité caduque... Image des dieux qu'adorèrent, dans les temps abolis, ces hommes dont on ne sait plus l'histoire ; images auxquelles, depuis des siècles, ni le lent travail de la forêt, ni les lourdes pluies dissolvantes n'ont pu enlever l'expression, l'ironique bonhomie, plus inquiétante encore que le rictus des monstres de la Chine (p. 41).*

Plus loin Ta Prohm, le «vieux Brahma», monastère royal fondé en 1186 au profit de la reine-mère, représentée sous les traits de la Prajnaparamita, la «Grande Sagesse», mère symbolique de tous les Bouddhas. Lorsque je contemple les gravures et les photos prises à l'époque de Pierre Loti, je découvre avec angoisse le progressif et lent assaut de la jungle qui au fil des siècles attaque et disloque les lieux les plus sacrés. Les lianes étouffent les pierres, les soulèvent et les déplacent. Les portes sont devenues des racines. La forêt se prolonge à l'intérieur des murailles. Rien ne semble résister au redoutable figuier des ruines qui enlaçant des masses de plusieurs tonnes règne en maître sur Angkor. Est-ce à cette victoire de la sylve tropicale sur le travail de l'homme que songe le poète lorsqu'il déclame :

*...Le banyan de la pluie perd ses assises sur la Ville. Au vent du ciel la chose errante et telle*

*Qu'elle s'en vint vivre parmi nous !... Et vous ne nierez pas, soudain, que tout nous vienne à rien.*

(Saint-John Perse, Pluies, VIII)

Au centre de la ville morte domine Angkor Vat, la «ville-temple», sommet de l'art royal, legs de Suryavarman II (1113 - 1150). Angkor Vat est un temple montagne, un sanctuaire initiatique. Nombriol de la terre et demeure des dieux, véritable mont Mérou, il élève ses cinq sommets à plus de soixante mètres tandis qu'un puits profond descend jusqu'au sol, à l'image du Linga de Shiva dont nul ne peut atteindre la base ni le sommet. Ses terrasses, reliées par des «escaliers du ciel» aussi raides que des échelles symbolisent les différents mondes. Les sanctuaires secondaires sont autant de constellations que le disciple parcourt en déambulant. Les enceintes sont les chaînes de montagnes et les douves les océans. Seul le roi, initié et identifié à Shiva au moment de son sacre pouvait demeurer en ces lieux et y avoir sa tombe. Nul bruit à l'intérieur de la montagne de pierre. Le visiteur y glisse furtivement, comme écrasé par le poids du sacré. Angkor Vat est la manifestation de quelque au-delà de la condition humaine. Angkor Vat est l'expression de l'Eternel. L'homme est-il à sa place ici ? Nouvel initié, le pèlerin des temps modernes doit traverser les jungles verdoyantes et les figuiers des ruines comme une

dernière épreuve avant que lui soit révélé, au milieu du fouillis des pierres et des sculptures, la parfaite géométrie, la symétrie sacrée de cette réplique du palais des dieux :

*Ce temple est un des lieux du monde où les hommes ont le plus entassé de pierres, accumulé le plus de sculptures, d'ornements, de rinceaux, de fleurs et de visages... C'est déroutant de complication aussi bien que d'énormité. Des monstres gardent tous les perrons, toutes les entrées ; les divines Apsaras, en groupes répétés indéfiniment, se montrent partout entre les lianes retombantes. Et, à première vue, rien ne se démêle ; on ne perçoit que désordre et confusion dans cette colline de blocs ciselés, au faite de laquelle ont jailli les grandes tours.*

*Mais, dès que l'on observe un peu, une symétrie parfaite s'affirme au contraire du haut en bas. La colline de sculptures forme une pyramide carrée, à trois gradins, dont la base a plus d'un kilomètre de pourtour, et c'est sur le troisième de ces gradins, tout en haut, que se trouve sans doute le lieu saint par excellence... (p. 51).*

C'est à une véritable ascension, au propre comme au figuré, que nous invite le temple-montagne. Il faut monter, monter sans cesse, en escaladant des escaliers de plus en plus abrupts, de palier en palier, d'étage en étage, à chaque fois d'une hauteur double de celle du précédent. Comme si les dieux s'éloignent au fur et à mesure que l'on tente de les approcher. Comme si les cieux deviennent de plus en plus inaccessibles au fur et à mesure que l'on s'élève vers eux : *Vraiment on dirait que le temple grandit, s'allonge, s'étire vers le ciel obscur, et c'est un peu comme dans ces rêves fatigants où l'on s'acharne vers un but qui s'enfuit... (p. 52).*

Il faut bien des efforts pour atteindre le but et c'est pourquoi les sanctuaires semblent si souvent hors d'atteinte, les escaliers aussi raides qu'interminables. C'est à une véritable ascèse, qu'est invité le pèlerin. Une ascèse au sens étymologique de ce terme qui, provenant du grec *askêsis*, signifie «exercice», mais auquel je préfère le terme sanscrit *virya*, c'est-à-dire «l'énergie, le courage». Dans le bouddhisme, *virya* est le quatrième des six *paramitas* ou vertus par lesquelles le bodhisattva peut accéder à l'Eveil et réaliser sa nature de Bouddha. De même que Jésus nous demande de nous lever, de nous dresser, de nous mettre debout pour trouver l'Un (Thomas, 16, 23), Bouddha nous incite à aller toujours plus loin, toujours plus haut : *Ce n'est pas par ce qui est bas qu'on réalise ce qui est le plus haut; c'est par ce qui est haut qu'on réalise ce qui est le plus haut. Cette marche vers Brahma est digne de louange* (Samyutta Nikaya, II, 29). Cette montée vers les cieux, aussi difficile qu'une escalade, suppose que peu à peu je me débarrasse de ce qui me gêne et m'entraîne vers le bas. Me concentrant sur l'effort, je dois oublier les concepts et les préjugés qui encombrant mon mental pesant. Pour arriver au sommet, je dois devenir la montagne elle-même : *Me rappelant sans cesse le moment unique obtenu après un si long temps, je garderai mon mental immuable comme le mont Soumerou* (Shantideva, La Marche à la Lumière, Deux Océans, V, 58). Pour que rien ne puisse me déséquilibrer, je dois m'alléger de tout, y compris de mon ego, si je veux participer à la sérénité du saint des saints. Je dois perdre mon moi pour trouver mon Soi, et lâcher prise.

Sans même m'en apercevoir, au fur et à mesure que je fais le vide en moi, progressivement les lieux eux-mêmes sont de plus en plus dépouillés. Au foisonnement de la vie qu'évoquent toutes ces sculptures représentant des scènes de cour ou la danse des *apsaras*, les jeux de Krishna avec les *gopis* ou ses multiples espiègleries, succèdent des statues de plus en plus stylisées jusqu'à ce que ne subsiste plus au cœur du sanctuaire que l'effigie tranquille du Bouddha méditant. Devenu désert, je me remplis de lumière. L'ascèse m'amène jusqu'à la

chambre nuptiale, ce lieu interdit où seul pénétrait l'initié. L'architecture d'Angkor Vat est manifestement dérivée de celle des temples de L'Inde. On la croirait même directement inspirée de ce Kurmapurana qui décrit avec emphase et grâce le Harivarsha, le « Monde de Vishnou » :

*Là, éclatant comme la Lune, clair, pareil à un pur cristal, est le sanctuaire de Vasudeva, protégé par un bois d'arbres mythiques parijata.*

*A quatre portes, incomparable, pourvu de quatre portiques, pourvu de dix enceintes, difficile à gravir, bien difficile d'accès.*

*Pourvu de halles de cristal, pareil à la demeure du roi des dieux, orné de toutes parts de mille piliers d'or.*

*Pourvu d'escaliers d'or, embelli de toutes sortes de bijoux, pourvu de trônes divins, doué de toutes les beautés.*

*Embelli d'étangs et de rivières d'eau savoureuse, et tout rempli de yogins totalement voués à Narayana, purs, tout occupés de la récitation des Veda, méditant sur Hari.*

*Et, gracieuses, ravissantes, des femmes chantent et dansent resplendissantes de jeunesse, perpétuellement vouées à l'embellissement.*

(J. Filliozat, Le temple de Hari dans le Harivarsha, Arts asiatiques, t. VIII, Fasc. 3, 1961, p. 195)

Ne croirait-on pas voir revivre sous nos yeux Angkor au temps de sa splendeur ? Il paraît qu'à l'époque du règne de Jayavarman VII, les sanctuaires sacrés renfermaient plus de 20 000 statues d'or, d'argent, de bronze et de pierre, outre des kilogrammes d'or et d'argent, ainsi que des milliers de perles et de pierres précieuses. Les chroniques étrangères attestent du haut degré de luxe et de raffinement atteint par Angkor. L'ambassadeur chinois Chou Ta-Kuan n'écrivait-il pas en 1296 : *Tels sont les monuments à cause desquels les marchands d'outre-mer évoquent si souvent ce noble et riche pays, le Cambodge... Si vous cherchez des lions d'or, des Bouddhas d'or, des éléphants de bronze, des bœufs de bronze, des chevaux de bronze, c'est ici que vous les trouverez.*

Tout cela a disparu certes. Mais aujourd'hui encore malgré les guerres, les pillages et les destructions, malgré l'assaut des hommes plus destructeur que celui de la forêt, malgré la pluie et les dégradations commises par les animaux, malgré l'oubli des siècles puis les restaurations plus ou moins heureuses au fil des changements de religions ou d'idéologies, Angkor Vat garde en son cœur un trésor qui ne périt pas. Il suffit de s'approcher du sanctuaire, du centre caché à jamais inviolé, pour qu'il se révèle enfin. Mystère de paix et de sagesse qu'un sourire suffit à dévoiler :

*Ce fond, c'était jadis le Saint des Saints, le lieu où devait trôner le Brahma suprême; mais il a été muré en des temps que l'on ne sait plus.*

*Et, devant ce mur - qui sans doute enferme encore l'idole terrible et peut-être la conserve aussi intacte qu'une momie dans son sarcophage - un Bouddha très gigantesque, dominateur et doux, est venu depuis des siècles s'asseoir, croisant les jambes et fermant à demi ses yeux baissés ; depuis tant de siècles que les araignées l'ont patiemment drapé de mousselines noires pour éteindre ses dorures et que les chauve-souris ont eu le temps d'amonceler sur lui leur fiente en épais manteau... Mais son visage penché, que je distingue malgré l'ombre, conserve ce même sourire qui se retrouve sur toutes les images de Lui, depuis le Tibet jusqu'à la Chine : le sourire de la Grande Paix... (p. 56)*

## LE CAUCHEMAR DE L'ANGKAR

La guerre civile qui ravage le Nord du Cambodge nous aura interdit de nous rendre en ces lieux chargés d'histoire et d'émotions, mais grâce à Pierre Loti j'aurai cependant pu effectuer un pèlerinage de rêve à Angkor. Pendant que nous poursuivons notre voyage en bus, en traversant canaux et rizières, notre guide nous raconte à quel point la gloire d'Angkor hante toujours les mémoires. L'ingéniosité et la perfection de son système d'irrigation lui valent aujourd'hui encore l'admiration des savants du monde entier.

Confrontés à une nature peu généreuse, à un sol sablo-argileux ingrat, à une alternance de périodes de sécheresse et d'inondation, les khmers ont totalement transformé les lieux. Afin de conserver pendant la saison sèche l'eau des pluies de la mousson, leurs ingénieurs se sont inspirés de l'expérience indienne pour mettre au point un système original. Plutôt que de creuser des bassins, ils ont élevé des digues permettant d'accumuler de très grandes quantités de liquide. Les magnifiques douves d'Angkor Vat, de 190 mètres de large, pouvaient retenir 3 à 4 millions de mètres cubes. L'eau était distribuée à travers un réseau de canaux sans cesse restaurés et renouvelés, nécessitant une main d'œuvre abondante. En 1191, si l'on en croit une inscription sur une stèle, 300 000 personnes en provenance de 13 500 villages furent réquisitionnées pour élever temples et digues. L'ampleur de ces travaux ainsi que la mégalomanie des rois ont sans doute provoqué le mécontentement et la lassitude de la population, contribuant au déclin de toute une civilisation.

C'est en voulant prendre exemple sur les énormes et grandioses structures des temples d'Angkor Vat, que les khmers rouges entreprirent la réalisation de nouveaux et gigantesques travaux d'irrigation. Ce rêve fou de restaurer la gloire d'Angkor en consacrant toutes les ressources humaines à d'épuisants travaux forcés semble avoir été l'un des leitmotiv de la révolution lancée par le grand frère Pol Pot. Le rêve se transforma en cauchemar et, malgré le régime de terreur imposé, toutes ces entreprises échouèrent. Pol Pot en rejeta la responsabilité sur les saboteurs étrangers, en particulier le Vietnam, et ordonna de gigantesques purges, provoquant un auto-génocide, des massacres sans précédent, une nouvelle guerre et enfin l'effondrement de l'Angkar, l'armée secrète.

Comment un enfant très doux qui fut d'abord novice d'un monastère bouddhiste, puis élève d'une école catholique avant d'étudier au collège Norodom Sihanouk, où il s'initia au violon et au basket, s'est-il transformé en fou paranoïaque faisant exécuter les gardes de sa cité secrète à la moindre coupure d'eau ou d'électricité ? Epris de justice, le psychique s'imagina pouvoir créer le paradis sur terre. Persuadé de détenir à lui seul la vérité, il proclama «une doctrine incomparable, qui brille comme un diamant». C'est en définitive une véritable religion qu'il crée ainsi de toutes pièces, inventant sans cesse de nouveaux dogmes. Puisque la fin justifie les moyens, il n'hésite pas à éliminer tous ceux qui lui semblent s'opposer à son délire. Le fanatique est sincère et c'est en cela qu'il est destructeur. Il veut imposer à autrui ce qu'il pense être le bien commun. Nisargadatta ne disait-il pas : *Celui qui sait ce qui est bon pour autrui est un homme dangereux.* Que de crimes n'ont-ils pas été commis au nom de la justice ? Quel saccage effroyable au jardin des sourires et de la beauté ?

En vérité, ce monde est fou et la folie des grandeurs est la pire de toutes. Il semble que l'histoire se répète, chaque siècle surpassant l'autre en horreur. Comme un cycle sans fin dont nul ne verrait l'issue. Le Bouddha en son temps avait déjà fait un tel constat :

*Que pensez-vous qui est le plus grand, les flots de sang qui de votre corps mutilé se sont répandus sur ce long chemin ou la masse des eaux des quatre Océans ?...*

*Inconcevable est le commencement de ce samsara, impossible à découvrir est le premier commencement des êtres qui, aveuglés par l'ignorance, pris au piège du désir, se ruent et se pressent dans la ronde des renaissances.*

(Samyutta Nikaya, XIV, 2)

## WAT THAT PHANOM

Cette pénible digression sur la tragédie du monde ne doit pas nous faire oublier que le but de notre voyage reste la quête des origines. Comment la parole du Bouddha est-elle parvenue au fin fond de ces forêts ? Comment cette grande sagesse s'est-elle implantée ? Comment a-t-elle imprégné les mentalités malgré les siècles et l'ivresse du monde moderne ? Le règne d'Angkor n'a été qu'une étape dans l'histoire. Notre car maintenant remonte vers le Nord. Nous longeons le Mékong, contemplant sur l'autre rive l'obsédante beauté des montagnes du Laos, dont les formes fantastiques me rappellent les anneaux de jade des collines de Guilin en Chine ou les îlots fantastiques de la baie de Halong, au Vietnam. Plus nous nous éloignons du Cambodge, plus le style des temples change et s'affine. Nous découvrons bientôt de grandes tours blanches et effilées s'élançant gracieusement dans le ciel. Il s'agit du *that*, reliquaire typique du Laos consistant en une tour en fuseau haute et richement décorée, assise sur une base carrée symbolisant la terre.

Le «Wat That Phanom», situé sur les rives du Mékong, à 54 kilomètres au sud de Nakhon Phanom, est le temple le plus sacré de l'Issan et un lieu de pèlerinage privilégié pour les peuples laos et thaïs. Construit au IX<sup>e</sup> siècle sur le modèle du That Luang à Vientiane, il subsista jusqu'en 1975, date à laquelle, en pleine révolution laotienne, il s'effondra après quatre jours de pluies torrentielles. Il a depuis intégralement été restauré. Heureusement d'ailleurs, car telle n'est pas la coutume en Thaïlande. Ce qui a été détruit relève de la loi de l'impermanence car de lui-même le passé fait table rase. Mieux vaut laisser les ruines en l'état et ne plus s'en préoccuper, pensent les thaïs. A chaque chose son temps. Laissons le temps faire son œuvre, les morts enterrer les morts et les vivants bâtir pour les vivants. Enfin et surtout, pour acquérir des mérites, mieux vaut bâtir un temple neuf qu'en rebâtir un ancien. Ce qui explique pourquoi l'on trouve à travers tout le pays tant de temples abandonnés, dont le plus souvent seuls les jardins continuent à être entretenus.

Que dire du «Wat That Phanom» sinon qu'il est littéralement fascinant ? Svelte flèche blanche s'élançant avec élégance vers les cieux, avec sur chacune de ses faces l'arbre de l'Eveil sculpté et incrusté de feuilles d'or. Ce *chedi*, qui s'anime chaque année avant la saison des pluies pour le festival des chandelles, abriterait des restes du Bouddha. Inspiré par le *prang* khmer, haute flèche richement sculptée en forme de doigt, ce serait l'un des plus anciens sanctuaires bouddhistes du pays. Pour les historiens, certaines décorations gravées rappelleraient le style dvaravati, du nom d'une civilisation dont l'influence s'étendait sur tout le plateau de l'Issan, avant la venue des khmers. Il m'est impossible d'en savoir plus. Le petit musée poussiéreux est fermé ce jour là. Je me demande d'ailleurs s'il a jamais été ouvert, à voir l'état des lieux et l'étrange bric-à-brac entassé en désordre à l'entrée. Aucune documentation n'est disponible sur la véritable histoire de ce chef d'œuvre, que je suis prêt à considérer comme la huitième merveille du monde. Seules quelques gravures évoquent la légende de ces princes qui se rendirent en

procession auprès du Bouddha pour en adopter la Loi et qui plus tard rapportèrent en ces lieux ses reliques, une côte pour être plus précis.

La vision du «Wat That Phanom» m'a laissé une impression inoubliable. Chaque fois que son image s'impose à mes yeux, il me revient le sentiment étrange que ce sanctuaire magique recèle la clef de quelque mystère que nul n'a réussi à percer à ce jour. Mystère de la beauté pure dont je n'aurai peut-être jamais osé imaginer que la main de l'homme puisse la dessiner sur terre. J'ai plutôt envie de croire que ce temple, bâti par les anges souriants de l'iconographie bouddhiste, est lui-aussi directement descendu des cieux.

### L'ISSAN : BERCEAU DE L'AGE DE BRONZE ?

L'Issan est tout aussi riche en sites archéologiques de la première importance, mais longtemps inexplorés. La Thaïlande, restée indépendante et relativement isolée, n'avait jusqu'ici accordé que peu d'intérêt à son passé. Et cela à la différence de ses voisins qui bénéficièrent de la longue expérience des chercheurs occidentaux et de la création d'écoles d'histoire et d'archéologie. Les découvertes de ces dernières années ont fait sensation. L'on croyait jusqu'ici que les thaïs, chassés vers l'an mille du Yunnan par les mongols de Gengis Khan, s'étaient installés dans un pays totalement vierge de toute occupation humaine antérieure. Il n'en était rien. Nous savons aujourd'hui que des civilisations inconnues mais déjà évoluées s'étaient installées là dès la préhistoire.

La visite des cavernes de Pha Team est particulièrement passionnante. Ce haut plateau, situé face au Laos, presque île abrupte dominant les rives du Mékong («la mère des rivières»), était considéré comme un lieu maudit et les superstitions locales interdisaient aux êtres humains de s'y rendre. Ce sont peut-être ces croyances qui ont permis la conservation de magnifiques peintures rupestres relatant des scènes de la vie quotidienne. Après être descendus le long d'un étroit sentier, nous longeons une haute falaise au bord du Mékong et sous nos yeux apparaissent soudain sur la paroi de longues silhouettes peintes en ocre. Ces hommes vieux de 5000 ans portent sur la tête une sorte de triangle inversé : est-ce un casque ou un panier ? Casque de guerre ou de cosmonaute ? Corbeille à fruits ou couvre-chef décoratif ? Nous croyons discerner des troupeaux galopant dans des enclos. Toutes sortes d'animaux sont représentés : un éléphant, une tortue, une baleine. Les hommes sont armés pour la chasse ou pour la pêche avec des instruments très proches de ceux qui sont toujours utilisés par les habitants de la région. Un peu partout, les artistes ont représenté leurs mains imprimées. Mais ici nulle trace d'habitations ou de tombes. L'endroit est sauvage, désert, inhospitalier. La forêt règne.

Il en va différemment à Ban Chiang. Nous pénétrons dans un véritable village, agréable et plein de vie. Un arrêt au musée nous permet d'admirer des poteries artistiquement décorées de gracieux motifs géométriques. Le musée en possède 4000, mais combien ont disparu aux Etats-Unis ou ailleurs avant qu'une loi de 1972 n'en interdise le commerce ? Un peu plus loin, dans la cour d'un temple nous visitons une tombe renfermant plusieurs squelettes entourés de jarres volontairement brisées au moment des funérailles. C'est ici que vivaient les premiers thaïlandais, il y a de cela 7000 ou 5000 ans.

En 1966 le fils d'un ancien ambassadeur américain découvrit tout à fait par hasard une délicate poterie décorée de filets rouges. Celle-ci provenait d'un petit village isolé, Ban Chiang, dont les habitants ne cessaient de pester contre ces amas de vieilleries qui encombraient



leurs rizières et gênaient leurs cultures. Sans se douter du trésor qu'elles représentaient ! Au fil des années, des milliers de poteries ont été exhumées. On estime qu'environ dix mille ont été retrouvées et presque autant de statues de bronze, de pierres semi-précieuses et de verroteries. Des coupes et des cruches ocre, ornées de motifs bruns rougeâtre, parfois entourées d'une cordelière tressée en terre cuite seraient les plus récentes et remonteraient à 3000 ou 4000 ans. Des coupes grises ou noires seraient plus anciennes, peut-être 6000 ou 7000 ans. La découverte de bracelets de bronze et de symboles phalliques, antérieurs aux civilisations indiennes les plus anciennes, ont bouleversé les données sur le peuplement de l'Issan et même du monde. Le culte phallique pratiqué à Ban Chiang serait peut-être à l'origine de celui que connut plus tard l'Inde sous la forme du *shivalingam*.

Ban Chiang témoigne non seulement de la fertilité ancestrale de la terre mais surtout de sa richesse tant matérielle que spirituelle. Ici vivaient des populations indigènes qui possédaient une connaissance avancée de l'art de la poterie, de la technologie du bronze et des techniques de l'agriculture. Des paysans qui cultivaient le riz et domestiquaient les animaux. Des chasseurs qui parcouraient d'immenses forêts aujourd'hui disparues. Des forgerons qui fabriquaient des armes et des outils. Des orfèvres qui savaient façonner d'élégants bijoux en associant les métaux. Des tisserands qui aimaient teindre les étoffes grâce à des rouleaux de terre cuite aux motifs élaborés. Des architectes qui bâtissaient au-dessus du sol de petites maisons en bois, très proches des habitations sur pilotis qui sont toujours caractéristiques de la région. De taille moyenne, ne dépassant guère l'âge de trente ans, ces hommes semblaient cependant vivre en paix et l'on n'a pas retrouvé trace de guerre ou de mort violente. L'ensemble des découvertes permet d'affirmer que ce site a fait l'objet d'une occupation humaine continue pendant 4000 ans, sans doute de 3600 avant notre ère à l'an 200 après Jésus-Christ. La civilisation de Ban Chiang précéderait de mille ans celle de Shang en Chine, de 600 ans celle de la vallée du Tigre, d'un siècle celle de Harappa dans la vallée de l'Indus. Ce qui en ferait la première de l'âge de bronze.

Il semble bien que Ban Chiang ait été l'un des berceaux de l'humanité. Si les poteries de Ban Chiang présentent souvent les mêmes dessins qu'en Palestine à la même époque, on ne connaissait pas ces motifs rouges sur fond ocre avant ceux trouvés en Turquie et remontant au VI<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ. Ce type de motifs ne s'est développé en Egypte que vers 3500 ans avant notre ère et en Chine un millénaire plus tard. Comment l'art de Ban Chiang a-t-il pu rayonner dans le monde entier ?

Qui étaient ces habitants si doués ? D'où venaient-ils ? Pourquoi une culture aussi précoce et aussi sophistiquée n'a-t-elle jamais développé de véritable tissu urbain ? Il est manifeste en effet que Ban Chiang est resté une société agraire et villageoise. Où et pourquoi sont-ils ensuite partis ? Parce que leur technique d'agriculture sur brûlis appauvriissait la terre ? Ont-ils par la suite peuplé l'Océanie comme le croient certains scientifiques ? Que pouvons-nous savoir de leur mode de vie ? Deviner le passé à partir de céramiques ou d'objets d'art, aussi beaux soient-ils, d'armes rudimentaires, de colliers colorés ou de bijoux relève de la gageure en l'absence totale de tradition orale, de littérature mythique ou légendaire. Quels étaient leurs rêves, leurs craintes et leurs espoirs ? En qui ou en quoi croyaient-ils ? Comment priaient-ils et quels étaient leurs dieux ? Si leur vie était courte, en était-elle pour autant moins intense ? Nul ne connaît aujourd'hui la réponse à toutes ces questions. L'énigme reste entière.



Yves MOATTY

## LE DHAMAPADA

(suite et fin )

### XXVI - LE BRAHMANE

400 - Celui qui est affranchi de la colère, fidèle à ses devoirs, respectueux des règles morales, pur, maître de soi, et dont c'est le dernier corps, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

*Et libéré du désir des sens, libéré de la soif de l'existence, il ne revient plus, il n'entre plus encore dans l'existence. (Itivuttaka, 96)*

\*

401 - Celui qui, pas plus qu'une goutte d'eau sur une feuille de lotus ou qu'un grain de moutarde sur la pointe d'une aiguille, ne s'agrippe aux plaisirs, celui-là je l'appelle un Brahmane.

402 - Celui qui, en cette vie, a trouvé la fin de la souffrance, qui a déposé son fardeau et qui est libre de tout attachement, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

*L'éveillé a parcouru jusqu'à son terme la voie qui mène à la cessation de la souffrance : Et celui qui a considéré tous les contrastes sur cette terre et n'est plus troublé par rien qui existe dans le monde, l'être paisible, libéré de la colère, de la souffrance et des désirs, celui-là est passé au-delà de la naissance et de la vieillesse (Anguttara Nikaya III, 32).*

#### Parallèles :

*Celui qui voit ne voit pas la mort  
ni la maladie, ni la souffrance.  
Celui qui voit tout,  
partout il atteint tout. (Chandoya Upanishad VII)*

*De douleurs infinies, mon corps était la proie :  
Toutes se sont dissipées, laissant place à la joie !  
Celui qui, en lui-même, réalise le Soi  
Aucun mal, aucun trouble plus jamais ne l'afflige ! (Kabir)*

403 - Celui qui a atteint la sagesse profonde et qui possède la Gnose, qui sait discerner le bon du mauvais chemin et qui a trouvé le but suprême, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

*Contrairement au résultat que l'on obtient en suivant d'autres disciplines, seule la connaissance octroie immédiatement la Délivrance. Aussi vrai que le feu est nécessaire pour cuire un mets, sans la connaissance la Libération est impossible.*

(Shankaracharya, Atma Bodha in Hymnes, Ed. Orientales

\*

404 - Celui qui ne s'associe ni aux laïcs, ni aux moines mendiants, qui est sans demeure et n'a que peu de besoins, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

*S'il y a de nobles êtres, qui ont la sagesse, et qui vivent dans la solitude des forêts et des jungles, je suis l'un d'entre eux. Alors, Brahmane, quand je vis que j'avais la sagesse, le goût de la vie solitaire m'envahit. (Majjhima Nikaya, Mulapariyaya 4, Deux Océans)*

*Le grand éléphant ne joue pas sur le sentier des petits lapins (Yoka Daishi, Shodoka).*

\*

405- Celui qui par égard pour toutes les créatures, celles qui se meuvent comme celles qui ne se meuvent pas, a renoncé aux armes, qui ne tue plus ni ne cause leur mort, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

A l'époque du Bouddha, les brahmanes avaient coutume d'offrir de sanglants sacrifices d'animaux censés apporter la bénédiction aux rois et aux riches. Le Bouddha dénonce de tels meurtres rituels : *Les sacrifices où l'on massacre des vaches, des chèvres, des moutons, des volailles, des porcs et où des êtres vivants sont tués, tout sacrifice qui entraîne un massacre, je le désapprouve (Samyutta Nikaya I, 76). Pour le Bouddha, il n'est qu'un seul véritable sacrifice, le sacrifice intérieur : Je n'entasse pas de bois pour les feux ou les autels. J'allume une flamme en moi. Mon cœur est l'âtre, la flamme est le soi dompté ( I, 169).*

Parallèles:

*Ta religion à toi, c'est le meurtre des bêtes :  
Où donc est l'impiété ?  
Tu prétends être un sage,  
Mais qui donc est boucher ?*

(Kabir)

*Bien que l'on dise que les sacrifices procurent la félicité, ceux dont le cœur est pur ont en horreur une telle félicité procurée par le meurtre (Tirouvallouvar).*

*Les hommes vont en pèlerinage, moi je fais le pèlerinage intérieur vers l'Aimé. Ils offrent en sacrifice des agneaux, moi j'offre mon cœur et mon sang !*

(Al Hallaj)

\*

406 - Celui qui ne manifeste pas le moindre signe d'hostilité au milieu de ceux qui sont hostiles, qui reste en paix parmi ceux qui sont emplis de violence, qui est détaché au sein de ceux qui sont prisonniers des attachements, celui-là je l'appelle un Brahmane.

407 - Celui qui, comme un grain de moutarde sur la pointe d'une aiguille, a laissé tomber la passion et la haine, l'orgueil et l'hypocrisie, celui-là je l'appelle un Brahmane.

cf versets 3 et suivants

*Si l'on t'injurie, ne réponds rien:  
Garde ton calme, tourne la tête.  
Une insulte entraîne mille insultes :  
Seul le silence peut désarmer l'insulte.*

(Kabir)

\*

408 - Celui qui profère des paroles vraies, claires, douces et ne pouvant offenser qui que ce soit, celui-là je l'appelle un Brahmane.

cf versets 100 et suivants

*Ne parle que si tu es sans ego ,  
Donnant la paix aux autres, te pacifiant toi-même ! (Kabir)*

*Peu parler est conforme à la nature.*

(Tao Tö King XXIII)

\*

409 - Celui qui ne s'approprie pas ce qui ne lui a pas été donné, que cela soit long ou court, grand ou petit, bon ou mauvais, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

S'abstenir de voler est l'un des préceptes traditionnels que s'engage à suivre tout disciple entrant dans la Sangha. Toute mauvaise conduite n'est que la conséquence de l'illusion : je ne puis faire du mal à autrui que parce que je crois être autre que lui, alors qu'en réalité c'est envers moi-même que je me comporte mal. Le Bouddha donne du vol une définition très extensive. Le simple fait de s'approprier ce qui n'a pas été volontairement remis constitue un vol : *Moines, il faut vous appliquer à éviter de prendre ce qui ne vous est pas donné (Ekottaragamasutra, II, 125); Ayant abandonné le vol, il s'abstient de prendre ce qu'on ne lui donne pas. Il ne prend que ce qu'on lui donne; il ne tient qu'à ce qu'on lui donne. Il vit étant lui-même purifié, ignorant le vol.* (Tevijja Sutta, in M. Wijayaratna, Sermons du Bouddha, Cerf).

\*

410 - Celui qui n'aspire plus à ce monde, ni à l'autre, qui est libre des désirs et des impuretés, celui-là je l'appelle un Brahmane.

411 - Celui qui ne désire plus rien, qui par la connaissance de la vérité est libéré du doute, qui a sondé les profondeurs de l'Eternel, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

akathamkathi : libéré du doute, littéralement celui qui ne demande plus comment.

Parallèles:

*Celui-là seul a la véritable pauvreté spirituelle qui ne veut rien, ne sait rien, ne désire rien. (Maître Eckhart)*

*Abolis le désir, tout s'abolit. (Angelus Silesius VI, 101)  
Si tu es sans désir, tu es le roi des rois ! (Kabir)*

\*

412 - Celui qui a transcendé le bien et le mal, qui est libre de la douleur, libre de la passion, libre de l'impureté, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

Etre par delà le bien et le mal signifie vivre dans cet état d'innocence antérieur à la dualité provoquée par le mental lorsqu'il veut s'affirmer comme séparé de la Réalité. C'est pourquoi, Jésus ne cesse de nous conseiller d'être « *pauvre en esprit* », d'être « *comme les petits enfants* ». « *Aime et fais ce que tu veux* », a écrit Saint Augustin, formule reprise par Rabelais comme devise de son Abbaye de Thélème. Celui qui aime est au delà des notions de bien et de mal. Puisqu'il aime du même amour que l'Absolu, il ne peut mal faire: *Dans cet état, vous la personne, n'êtes pas responsable. Tout ce qui s'effectue dans cet état est parfait, excellent, car le Soi ne peut jamais se tromper. Il n'a même pas la capacité de juger si les activités sont bonnes ou mauvaises* (H.W.L. Poonja).

\*

413 - Celui qui resplendit comme la lune, immaculé, pur et serein, qui n'aspire plus aux plaisirs éphémères, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

cf. vertset 382

*Quand un Réalisé, un Saint, un Tout-illuminé apparaît dans ce monde, les dieux et les hommes sont immédiatement baignés par la pluie bienfaisante de sa lumière... Il est comme la lune en sa plénitude, qui éclaire en tous lieux tous les êtres.*

(Ekottaragamasutra II, 125, in Paroles du Bouddha, Seuil p. 226)

*Il y a de la lumière  
au dedans d'un être lumineux,  
et il illumine le monde entier.*

(log. 24)

\*

414 - Celui qui a dépassé la route bourbeuse du samsara, qui a traversé ce sentier difficile pour aller au-delà, qui a atteint l'autre rive, qui est méditatif, stable, libéré du doute, pacifié et détaché de tout, celui-là je l'appelle un Brahmane.

415 - Celui qui, ayant renoncé à tous les désirs des sens, est passant en ce monde sans y fixer sa demeure, en qui la soif de l'existence est éteinte, celui-là je l'appelle un Brahmane.

416 - Celui qui, ayant renoncé à la convoitise, est passant en ce monde sans y fixer sa demeure, en qui la soif de l'existence est éteinte, celui-là je l'appelle Brahmane.

\*

Le Bouddha est éternel, même si son corps physique n'a fait que passer ici-bas. Seul l'ego s'accroche au monde de l'impermanence. Seul l'ego veut imposer sa marque ici-bas. En lâchant prise, l'éveillé abandonne son identité illusoire. Il découvre qu'il est non-né, non-créé, donc d'aucun temps, ni d'aucun lieu :

*Sans un sou vaillant, je cours le monde.  
Sous la robe de moine, sans domicile je vais...  
Sans tremper ici-bas dans les affaires du monde...*

(Sutta Nipata III, 4)

Parallèles:

*Sois dans le monde d'ici-bas comme un étranger ou un voyageur qui passe sur la route. (hadith)*

*Soyez passants. (log. 42)*

*le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer. (log. 86)*

*Moi seul j'erre sans but précis  
comme un sans-logis.*

(Tao Te King XX)

\*

417 - Celui qui, détaché des choses de ce monde, s'est élevé au-dessus des plaisirs célestes et qui est libéré de tous les jugs, celui-là je l'appelle un Brahmane.

418 - Celui qui n'est plus soumis au jeu de l'attraction et de la répulsion, qui est pacifié et libéré des germes de la renaissance, ce héros qui a conquis tous les mondes, celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

pacifié: le terme upadhi désigne le substrat du samsara, de l'attachement; nirupadhi signifie sans substrat.

*Celui qui est parvenu au gué sacré du Soi, un but de pèlerinage qui ne dépend ni du temps, ni du lieu, qui s'étend partout, dans lequel ne sont éprouvés ni le froid, ni le chaud et autres opposés, qui procure une félicité permanente, celui-là, n'ayant plus aucun devoir à remplir, est ici-bas omniscient, omniprésent, immortel. (Shankaracharya, Atma Bodha in Hymnes Ed Orientales)*

\*

419 - Celui qui connaît la fin et le commencement de tous les êtres, qui est libre de l'attachement, le bienheureux (sugata), l'éveillé (bouddha), celui-là je l'appelle un Brahmane.

420 - Celui dont le chemin n'est connu ni des dieux, ni des génies célestes (gandharvas), ni des hommes, qui s'est purifié de toutes les souillures et est devenu saint (arhat), celui-là je l'appelle un Brahmane.

\*

*Ici, Dieu ne trouve plus de lieu dans l'homme car par cette pauvreté l'homme acquiert ce qu'il a été éternellement et demeurera toujours. (Maître Eckhart)*

*Le mental de Kabir est pur comme l'eau du Gange.  
Hari court après lui en criant : Kabir ! O Kabir !*

*Si tu dépends d'autrui, tu es dans la douleur...  
Qui ne dépend de rien voit en Indra un gueux !*

(Kabir)

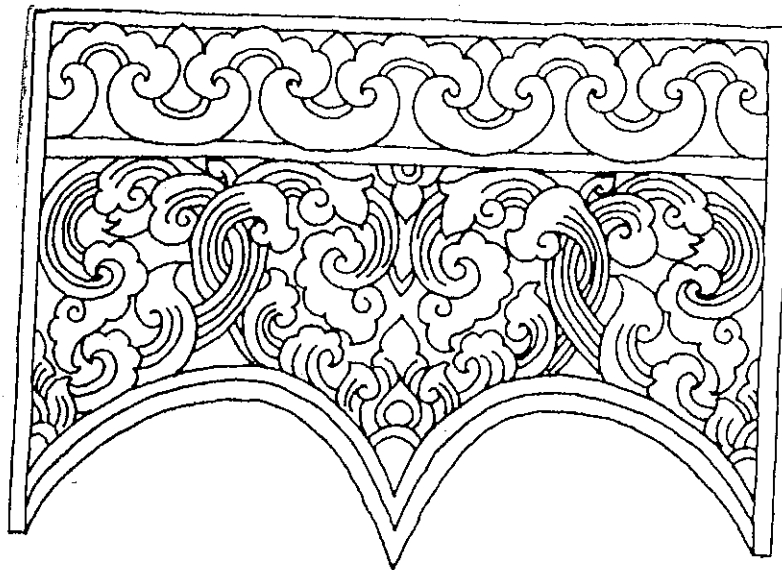
\*

421 - Celui qui ne connaît ni passé, ni présent, ni futur, qui ne possède rien et ne s'attache à rien, celui-là je l'appelle un Brahmane.

422 - Celui qui est sans peur, le noble, le héros, le sage, le vainqueur de la mort, le pur, l'immuable, l'éveillé (bouddha), celui-là je l'appelle un Brahmane.

423 - Celui qui connaît ses vies antérieures, qui voit les cieus et les enfers, qui est arrivé au terme du cycle des naissances, ce sage qui a atteint la connaissance parfaite et accompli tout ce qui doit être accompli, celui-là je l'appelle un Brahmane.

Y. M.



# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

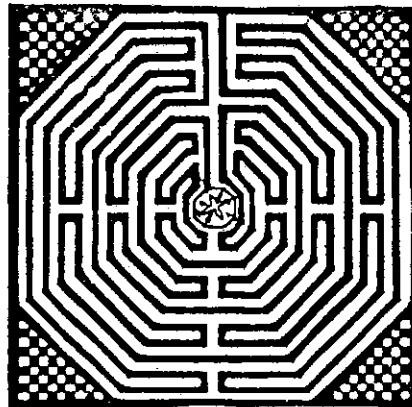
## Le désistement

Le corps-image m'occulte tandis que le corps-lumière me révèle. Le processus de ma découverte va ainsi du rêve de l'image à l'éveil à la lumière. Il passe par la mort à la continuité psychique passé-devenir. Le corps-image accepte de se saborder. Il y a cassure entre hier et demain. Seule, compte la présence qui se substitue à cette apparente continuation, présence qui n'évacue pas la manifestation mais que je gère en fonction de ma reconnaissance, les conflits personnels s'étant évanouis. Le corps-image est remplacé par le corps-cosmique; ce n'est plus le microcosme de l'individu qui est en action mais c'est la manifestation tout entière qui participe au dévoilement - et non plus à l'occultation - du grand jeu. C'est la phase finale de ma reconnaissance. J'en assume la maîtrise totale. Le corps-lumière, fine pointe du corps-cosmique a une conscience aiguë de cette opération ultime. C'est le grand retournement qui provoque l'effacement des images. Celles-ci continuent à produire le mirage. Elles font partie intégrante de mon économie. Programmées depuis toujours, elles concourent, chacune à sa place, au dévoilement suprême, tandis que, dégagé du déterminisme du film, je me consacre librement et spontanément à ma reconnaissance.

Le pouvoir absolu dont je dispose est le garant de ma suprême réussite. Tout est parfaitement articulé et le corps-lumière le sait qui accepte d'emblée de n'avoir aucune marge de manoeuvre, car toute velléité d'autonomie serait suicidaire. Quand on est réellement le tout, on n'a nulle envie de cultiver une quelconque différence. Il n'y a plus place pour un investissement propre : c'est la présence du Tout dans la totale absence. L'activité motrice est articulée à l'activité du corps-cosmique. L'ensemble constitue le processus qui aboutit au couronnement du grand jeu de ma révélation.

Le monde sollicite l'insertion du corps-lumière. Je m'emploie à le ménager mais seulement après lui avoir donné l'occasion d'en faire l'expérience afin qu'il puisse sans regret et sans déboire se vouer à l'office sublime de ma révélation.

Emile GILLABERT





L'Évangile selon Thomas est sorti de terre en 1945 et a mis quelques décennies avant de paraître traduit et commenté par des compétences à la hauteur de son auteur historique. Sauf preuve du contraire, Emile Gillibert est le premier à révéler avoir atteint l'Éveil par la lecture, la consommation, la digestion de ce texte. En effet, Emile confiait ne s'être jamais rendu auprès de Maîtres reconnus. Sa visite à U.G. au cours des années 80 avait été le résultat d'une impulsion selon ses dires et s'est produite alors qu'il n'était plus en recherche depuis des années.

Il n'a jamais éprouvé le besoin d'approcher de grands esprits, comme c'est plus courant, ayant eu très fort l'intuition que le trésor était en lui. Emile demeure par ses paroles et ses écrits qui sont de Gnose pure, intemporel. Intemporel et aussi parfaitement en adéquation avec le temps, la mentalité occidentale de cette fin de XXème siècle où l'ego, l'individu se croit plus que jamais maître des éléments, et au sein duquel le Gnostique ne peut se révéler qu'à un petit nombre, à l'écart des courants et des modes. En Orient, les grands Sages sont vénérés à tous les niveaux de la société, et ne représentent pas un danger pour les pouvoirs en place. Les religions officielles donnent finalement à ces Esprits libres la possibilité de s'exprimer sans s'attirer leurs foudres doctrinaires. Surprenante cohabitation en fait, où l'ésotérisme de masse côtoie la rarissime Connaissance sans la soumettre. Il est clair que l'Occident ne vit pas la même situation..

Emile dans son coin de province a attiré qui devait le connaître et le reconnaître, sans grande médiatisation. Cette absence de reconnaissance officielle n'a sans doute aucunement affecté le Maître discret qu'il a été. Bien au contraire, il a développé à l'adresse de qui voulait boire à sa bouche un travail d'approfondissement pédagogique au plus haut niveau de la Gnose, centré sur l'Évangile selon Thomas, en évitant un écueil majeur à l'initiation, à savoir la personnalisation. En s'exprimant au plus niveau à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier, il évitait l'écueil majeur, disant et redisant quelle est sa nature véritable, tout en évitant de créer la confusion chez ses auditeurs.

S'exprimer uniquement en disant « je » invite à l'identification comme l'a fait Jésus en son temps, et d'ailleurs, comment faire mieux comprendre et saisir l'unicité de l'Être ? Bien que le débat fut toujours ouvert, la parole jamais monopolisée, Emile a toujours judicieusement évité le danger de l'établissement d'une relation Maître-disciple. Si j'ai besoin d'un signe extérieur d'authenticité (ce qui n'est pas le cas), c'est bien ce souci parfaitement maîtrisé qui le concrétise. L'Éveillé ne s'adresse toujours qu'à lui-même au sein de ses interlocuteurs. Et il n'a pas de plus grande joie que de voir l'un d'entre eux réaliser à son tour sa propre non-séparation.

Merci Emile.



Christian ROUX

*la chair est triste, hélas !  
et j'ai lu tous les livres  
Stéphane Mallarmé*

Pour Arthur Rimbaud, ce passant considérable.

L'animal n'est pas triste après l'amour, qui seul sait lire en lui-même ; là où apparaît toute l'inanité de l'être humain limité à cette condition : à peine une étincelle de l'univers, sur lequel il laisse, parfois, une trace infime.

Mais qui revendique, plus que le caillou du chemin, sa part d'éternité ; au motif que parole lui a été donnée !

Et cela tandis que, tout simplement et indéfiniment, germe, fait naître et meurt la graine...

Parce que, doué de raison, il n'admet pas l'absence de sa finalité propre et, littéralement, tue le temps à scruter l'horizon de la réalité qu'il croit sienne, en marge de l'immanence, dans l'espoir de confondre l'une et l'autre.

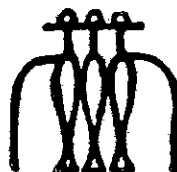
Et de justifier son passage.

Alors qu'est-il du sourire après l'amour ?

Ultime ou primordial ?

Il est sourire après l'amour.

Jacques LELONG



La pierre  
ronge les siècles fossiles  
s'attardant sur eux-mêmes  
miroirs projetés  
alouette, alouette

A l'expire  
la pierre ne garde rien  
des rêves bigarrés de la foule

le serpent inquiet  
d'un pas imaginaire  
goûte l'inconfort  
de l'instant observé

A l'inspire  
l'informe  
décode la pierre  
à force d'ignorance  
pêcheur et poisson  
de l'éternelle naissance



Louis-Marie

# BIBLIOGRAPHIE

TOUT EST UN (Ellâm Onru) Texte Tamil anonyme du XIX<sup>ème</sup> siècle sur l'Advaita - Vedanta - Traduit de l'anglais par R. Caputo. Editions NATARAJ pour la traduction française, imprimé en Inde : All India Press, Pondichéry.

Vivons-nous vraiment dans l'âge noir, le Kali-Yuga des traditions hindoues ? Ce qui est sûr en tout cas, c'est que l'Inde a connu au XXème siècle une étonnante floraison d'éveillés. De tous ces sages, l'un des plus représentatifs de l'Advaita-Vedanta (la Voie de la Non-Dualité) est sans contexte Ramana Maharshi (1879-1950).

Tous ceux qui avaient la chance de l'approcher pour demander un conseil ou quémander une grâce se voyaient ramenés à la source et invités à se poser la question fondamentale : « Qui suis-je ? »

Réputé pour dispenser l'essentiel de son enseignement par le silence, il ne dédaignait pas pour autant la lecture de quelques textes fondamentaux. Parmi les ouvrages qu'il recommandait plus particulièrement, « Ellâm Onru » occupe une place privilégiée. Il s'agit d'un texte anonyme, écrit en langue tamoule au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Dans un livre consacré à Annamalai Swami, l'un des proches de Ramana Maharshi, David Godman rapporte son invitation à lire et à pratiquer les recommandations de ce traité :

« ...lorsque je demandai à Bhagavan de me sélectionner du matériel de lecture, il me donna une liste de six livres : Kaivalya Navanîtam, Ribbu Gîtâ, Ashtâvakra Gîtâ, Ellâm Onru, Swarupa Sâram, et Yoga-Vasishtha. Il mit un accent particulier sur Ellâm Onru, me disant : « Si tu veux Moksha (la Délivrance), écris, lis et pratique les instructions contenues dans Ellâm Onru » (Une vie auprès de Ramana Maharshi, éditions NATARAJ).

Sorte de condensé de l'Advaita - Vedanta, Ellâm Onru donne la quintessence de cette Voie. Il est donc heureux que nous soit enfin donné une traduction française de cet ouvrage fondamental.

La vérité ne saurait se dévoiler, ni se transmettre par l'intermédiaire d'un livre. Elle n'est pas destinée à tous et doit de par sa nature même rester secrète. Seul le Soi élit celui qui est digne de l'être. Seul le Soi élit le Soi.

Ramana Maharshi n'hésitait pas à préciser : « Garde toujours dans le Cœur le sens de la Non-Dualité, mais ne l'exprime jamais dans l'action » (Ulladu Narpadu Anubandham, 39).

« Vivez dans le monde sans être du monde », disaient dans le même sens les premiers gnostiques de l'ère chrétienne.

Nous ne pouvons donc que conseiller la lecture de ce texte lumineux, dont voici quelques passages extraits du Chapitre I intitulé l'Unité :

1 - *Tout, incluant le monde que tu vois ainsi que toi-même, le témoin du monde, tout est Un.*

2 - *Tout ce que tu considères comme étant moi, toi, lui, elle, et cela, tout est Un.*

3 - *Les êtres sensibles, ainsi que l'inerte et l'insensible (la terre, l'air, le feu et l'eau), tout cela est Un.*

4 - *Le bien-être qui résulte de la conscience que « tout est Un », ne peut être obtenu par une conscience fragmentaire, séparant les choses et les êtres : tout est Un.*

5 - *La connaissance de l'unité de toutes choses est bonne, autant pour toi que pour les autres : tout est Un.. .*

... *En résumé : le connaisseur de l'unité agit de la meilleure des façons. C'est la connaissance de l'Unité qui le fait agir. Il ne peut se tromper. Dans le monde, il est Dieu devenu visible. Tout est Un.*

### **Les trois étapes du développement et du repliement**



# POESIE

à mon désir deviens sirène  
fais-toi soupir ou fleur de canne  
et sur le roc que bat la lave  
raconte-moi l'histoire

l'histoire invraisemblable  
de cet amour sans prix  
que me voua naguère  
celle que hante la mer

les tambours grondent-ils  
d'or de bronze ou d'argile  
pour noliser la mort  
quand tu jubiles en moi

que ton corps soit poème  
et ton souffle l'écume  
pour épouser la vague  
le soleil pleut des larmes



Yves

## JEAN LAHOR

### BRAHM

*Jean Lahor, de son véritable nom Henry Cazalis, est né à Cormeilles-en-Parisis en 1840 et mort en Savoie en 1907. Ami intime de Mallarmé, il entretint avec ce dernier une riche correspondance dans laquelle il ne cesse de soutenir et d'encourager le poète qui doute de lui. Et c'est à lui que Mallarmé révèle dans une lettre datée du 14 Mai 1886 : « C'est t'apprendre que je suis maintenant impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, - mais une aptitude qu'a l'univers spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi ». De tous les écrivains français, il est sans doute l'un de ceux à avoir le mieux assimilé les philosophies de l'Inde, comme en témoigne ce poème intitulé "Brahm".*

Je suis l'Ancien, je suis le Mâle et la Femelle,  
L'Océan, d'où tout sort, où tout rentre et se mêle,  
Je suis le dieu sans nom aux visages divers ;  
Je suis l'illusion qui trouble l'univers.  
Mon âme illimitée est le palais des êtres ;  
Je suis l'antique aïeul qui n'a pas eu d'ancêtres.  
Dans mon rêve éternel flottent sans fin les cieux ;  
Je vois naître en mon sein et mourir tous les dieux.  
C'est mon sang qui coula dans la première aurore ;  
Les nuits et les matins n'existaient pas encore,  
J'étais déjà planant sur l'océan obscur.  
Mon âme est le présent, le passé, le futur ;  
Je suis la large et vague et profonde substance,  
Où tout retourne et tombe, où tout reprend naissance,  
Le grand corps immortel qui contient tous les corps,  
Je suis tous les vivants et je suis tous les morts.  
Ces mondes infinis que mon rêve a fait naître,  
Néant qui prend pour vous l'apparence de l'être,  
Sont, leur passagère et vision qui fuit,  
Les fulgurations dont s'éclaire ma nuit.  
Et si vous demandez pourquoi tant de mensonges,  
Je vous réponds : mon âme avait besoin de songes,  
D'étoiles fleurissant sa morne immensité,  
Pour distraire l'horreur de son éternité.



Il voulait couvrir cette mouvance  
en être seul le maître  
et l'ensemencer

Lui, accouru du jour et de la nuit mêlés,  
d'indistinctes saisons,  
ayant dompté le cours des fleuves

Puis debout  
le cou démesuré par les muscles qui l'arquent  
d'un seul trait  
échevelé à l'infini en flamme bleue

et la tête courbée à hauteur d'épaule  
l'œil grand ouvert sur le soleil et la bouche sur la morsure et  
du poids tendu de tout son corps,  
cherchant à l'immobiliser, elle

afin de lui apprendre la force de sa danse

Elle, appuyée sur les grèves  
dressée sous lui  
puis contre lui

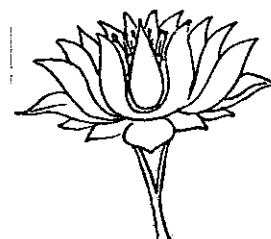
elle, vague immense qui lui fait face  
et l'enveloppe de ses voiles

Et lui  
recule et se dégage de ce chant profond  
redoutant l'écueil

lui, appelé, qui se dérobe et se retourne  
mime la fuite et se retourne encore et, déjà pris aux rets  
se fait oiseau puis serpent, mais captif du ciel et de la terre

Lui éperdu  
alors plié en elle qui le berce

Elle la liberté et lui le temps qu'elle berce  
en longue houle et qu' elle emmène loin des berges et des rivages,  
sans borne aucune, pour un voyage qui durera jusqu' à  
l'aube des hommes



Jacques



Au lieu de le signer  
laisse ton rêve s'évanouir  
Au réveil il n'y a personne  
pour avoir le dernier mot  
Le manque naît de l'avoir  
mais quand se dissipe  
la fièvre d'emprunter  
la chair ne pèse plus  
à l'arbre qui la tient  
La naissance interrogée  
balaie la certitudes  
La vie n'a plus d'âge  
au regard de l'enfance  
Le nouveau est nouveau  
sans discontinuer

26 août 93

